

Delly
Malereyne



BeQ

Delly

Malereyne

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 338 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Malereyne

Édition de référence :
Librairie Plon, 1952.

Première partie

I

La petite ville de Rocamore était bâtie sur une falaise rocheuse qui dominait la lente rivière aux belles eaux claires, vers laquelle se penchaient les saules et les yeuses. Une partie des remparts qui l'entouraient jadis subsistait encore, du côté de la basse ville, où se dressaient aussi les deux tours de la porte de l'Horloge. D'antiques demeures, la vieille église mi-romane, mi-ogivale, les halles aux belles voûtes avaient échappé aux saccages des luttes entre seigneurs rivaux, des guerres de religion, du vandalisme révolutionnaire. Très vieille cité, qu'avait précédé un oppidum romain si l'on en croyait les archéologues périgourdins. Et l'un d'eux disait même que ce sol rocheux, creusé de souterrains où se réfugiaient autrefois les habitants de Rocamore lors des sièges, devait receler des habitats préhistoriques. Mais personne, dans la ville, ne s'intéressait à ce très lointain passé. Les gens de Rocamore aimaient

leurs vieilles pierres, leurs jardins riches en fleurs et en fruits et ne s'en éloignaient guère, ou du moins pour peu de temps. Au reste leur existence, en ce milieu du XIX^e siècle, ne différait guère de celle que menaient leurs aïeux des siècles précédents, sinon qu'ils utilisaient parfois le chemin de fer pour aller à Périgueux ou, beaucoup plus rarement, pour faire un court séjour à Paris ou à Bordeaux.

Dans la rue des Fontaines s'élevait un très grand logis, bâti en longueur, avec un étage surmonté de hauts toits. Ses fondations dataient des premiers temps du moyen âge, assurait-on. Sur ses murs épais, les siècles avaient passé sans aucun dommage. Sa physionomie extérieure restait la même que jadis. La porte cochère avait toujours son lourd marteau de bronze représentant une tête d'homme barbu, et plus loin le vantail d'une autre porte, sous une petite voûte cintrée, conservait ses clous soigneusement polis par la main diligente d'un serviteur.

On appelait ce logis la maison Malereyne. Il appartenait à une famille dont les origines se

perdaient en un lointain nébuleux. Un jour – dans les environs de l’an 1000, disait-on – un homme était arrivé dans ce pays, portant un petit enfant. Il avait voyagé jusqu’aux contrées des bords du Danube, y avait épousé la souveraine d’un royaume barbare. Mais cette femme, cruelle et dissolue, ayant attenté à sa vie, il s’était enfui, emportant son fils. Celui-ci, en grandissant, avait révélé chez lui la nature maternelle. On l’avait surnommé « le fils de la mauvaise reine » et ce nom, Malereyne, était devenu celui de ses descendants. Ces Malereyne du temps passé avaient acquis de grands biens, par le négoce, par de riches mariages et aussi, prétendait-on, par de fructueuses affaires réalisées avec les gens de guerre après le pillage des villes assiégées. Dans Rocamore, ils étaient des personnages, exerçaient des fonctions honorifiques. Aujourd’hui encore, la famille Malereyne occupait le premier rang dans la petite cité.

La maison de la rue des Fontaines était divisée en deux logis. Dans l’un – celui où l’on accédait par la porte cochère – habitait M^{lle} Victoire Malereyne avec la veuve et le fils d’Augustin,

l'aîné de ses neveux. L'autre appartenait à une seconde branche de la famille, les Malereyne de Corbac, ainsi surnommés comme possesseurs, depuis le XVI^e siècle, d'une seigneurie dans le Sarladais. M. Jérôme de Corbac y résidait avec sa femme, née Fanny de Carsignan, appartenant à une vieille famille noble du Rouergue.

Il existait au premier étage, dans le fond d'un couloir, une porte faisant communiquer les deux maisons. Au cours des temps, il était survenu plus d'une fois un refroidissement dans les rapports entre cousins, voire même quelque brouille plus ou moins grave. La porte restait alors obstinément close. En dehors de ces périodes qui ne duraient guère, les Malereyne ayant au plus haut point l'esprit de famille, les deux logis avaient coutume de voisiner par cette voie, ou par les jardins que séparait seulement une grille légère.

Or, ce matin de mai 1872, le marteau retentit sous la poussée d'une main vigoureuse. Jude, le domestique, ouvrit et dit paisiblement :

– Ah ! c’est Monsieur David.

Jude ne s’étonnait jamais de rien. Il avait un placide visage, des yeux sans expression sous des paupières sans cils, un grand front dénudé, un peu bosselé. Il était au service des Malereyne depuis quarante ans et obéissait aveuglément à M^{lle} Victoire seule, tenant pour négligeable M^{me} Augustin Malereyne, la veuve.

– Eh oui, c’est moi, Jude ! dit l’arrivant. C’était un homme jeune encore, d’assez petite taille, mais svelte, bien pris dans un élégant costume de voyage. Ses yeux très vifs dans le visage au teint de blond considéraient le domestique avec une sorte d’indulgente ironie.

– Rien de nouveau ici ? Mademoiselle ma tante est toujours ferme au poste ?

– Mademoiselle est toujours la même.

Sur cette réponse, faite avec dignité, Jude s’effaça pour laisser entrer l’arrivant.

– Servez-moi quelque chose, Jude. Je n’ai encore rien pris ce matin.

– Bien, Monsieur. M. Denys est dans la salle à

manger.

Sur cette indication, Jude disparut vers l'office. David Malereyne s'avança sous la voûte, gravit deux marches et se trouva dans un vestibule voûté où s'amorçait le grand escalier de pierre sans tapis. À gauche, il ouvrit une porte et se trouva dans la salle à manger.

Elle était très vaste, ouvrant par trois fenêtres sur le jardin. Devant la grande table de chêne se trouvait assis un petit garçon de neuf à dix ans. Il se leva et vint à David en disant :

– Bonjour mon oncle.

David lui prit la main et sourit aux beaux yeux gris, calmes et rêveurs.

– Toi non plus, Denys, tu n'as pas l'air étonné de me revoir si tôt, alors que j'avais annoncé une longue absence ?

– Cousine Fanny dit que vous êtes la fantaisie même et qu'on ne sait jamais quelle idée vous passera par la tête.

Une légère rougeur colora le teint clair de David.

– Elle va bien, cousine Fanny ?

– Elle a été un peu malade, mais elle va bien maintenant. Et les petites filles aussi.

– Les petites filles ?

– Oui, les jumelles. Elles sont là depuis deux mois. Vous verrez comme elles sont jolies, mon oncle.

– Ah ! des jumelles... Oui, en effet...

Machinalement, David s’assit. Devant lui, sur la grande table de chêne bien cirée, il n’y avait qu’une tasse vide. Par une porte-fenêtre ouverte entraient un air presque froid.

– Voulez-vous que je ferme, mon oncle ? demanda Denys.

– Non, non, je suis habitué... Elle est contente, cousine Fanny ?

– Oh ! très contente ! Mais il paraît que cousin Jérôme aurait voulu avoir un petit garçon.

La ride légère qui s’était formée sur le front de David, s’accentua encore. Une sorte de rictus tordit sa bouche.

– Celui-là, quand il sera satisfait de quelque chose... Et pourtant...

Les traits fins se contractèrent pendant quelques secondes. Les doigts nerveux se mirent à tapoter la table.

– ... Il est ici en ce moment ?

– Non, il est à Corbac. Il y a quelque chose qui ne va pas.

David fit entendre un petit sifflement d'ironie.

– C'est l'habitude. Ne nous en étonnons pas... Et ici, tout va bien, m'a dit Jude ?

– Mais non, mon oncle. Maman a été malade et elle n'est pas bien encore. Le médecin dit qu'il lui faudrait une cure à Capvern dans les Pyrénées. Mais tante Victoire trouve que ce n'est pas nécessaire.

– Ah ! Ah ! Plus forte que les médecins, plus forte que tout...

David ricanait légèrement.

– Ce ne sont pourtant pas les excès de table

qui ont pu détraquer le foie de ta mère. Il n'y a rien à craindre ici sur ce point... Et toi, tu n'as pas très bonne mine, petit.

Il considérait ce visage enfantin qui lui ressemblait, avec les mêmes traits fins, lesquels eussent paru presque efféminés sans le menton et la bouche très fermes, très volontaires. Le regard seul différait : vif, hardi, parfois presque dur chez l'oncle, plein de rêve et de mystérieuse douceur chez l'enfant.

– Je me porte pourtant bien, mon oncle. Tante Victoire dit que ma santé permettra de me mettre au collège l'année prochaine, pour ma première communion.

À ce moment, une porte fut ouverte et sur le seuil parut une femme de petite taille, assez replète. Son visage à la peau encore lisse et fraîche gardait des restes d'une beauté sans grâce. Ses cheveux gris disparaissaient en partie sous une coiffure de tulle noir garnie d'un ruban gris. Sur la robe de lainage noir ornée d'un col et de poignets en fine toile blanche était attaché un tablier de soie à la ceinture duquel pendait un

trousseau de clefs.

David se leva, alla vers elle, baisa la main potelée qu'elle lui tendait.

– Me voici de retour, ma tante...

– Quelle mouche t'a piqué ? Tu pars soi-disant pour un an et tu nous reviens au bout de six mois.

La voix était sèche, le regard sans aménité. Sous ces yeux bleus, semblables à une eau glacée, qui le dévisageaient, David baissait les siens, mal à l'aise comme lorsqu'il était petit garçon. Malgré son caractère frondeur, il trouvait toujours désagréable d'affronter la tante Victoire.

– Me faites-vous un reproche de rentrer plus tôt au bercail, ma tante ?

– Oh ! le bercail ne te tient guère au cœur, je crois ! Tu avais sans doute un intérêt quelconque qui te rappelait par ici.

David contint un tressautement. Il baissa un peu les yeux. M^{lle} Victoire était douée d'une perspicacité qui la rendait redoutable lorsqu'on avait à dérober quelque secret.

– Quel intérêt voulez-vous que j'aie, ma

tante ? Mais les voyages commencent à me fatiguer...

– Ce ne serait pas trop tôt. Bien qu'à vrai dire, je me demande à quoi tu t'occuperais ici... Jude m'a dit que tu n'avais pas déjeuné ?

– C'est exact. J'ai une faim de loup.

– Nanon va t'apporter du lait.

– Et quelque chose avec, ma tante ? J'ai fait hier soir au buffet de Dijon un abominable dîner.

– Rien du tout. Tu attendras à onze heures. Un peu de diète ne te fera que du bien... Denys, n'oublie pas que tu as ce matin ta leçon de dessin.

– Oui, ma tante, j'y pense bien.

M^{lle} Victoire sortit, et presque aussitôt parut une femme d'une quarantaine d'années aux pâles cheveux blonds encadrant un long visage osseux. Son corps maigre flottait dans une vieille robe grise que protégeait un tablier de mérinos noir. Elle portait un petit plateau qu'elle déposa sur la table tout en disant :

– Bonjour David.

Il répondit distraitement.

– Bonjour Nanon.

D'un coup d'œil, il inspectait le plateau. Puis il saisit l'anse d'un petit pot d'argent.

– Quoi, c'est tout ce que vous me donnez de lait ?

– Il ne reste que cela, David.

La voix était monocorde et les yeux trop clairs avaient une expression de morne indifférence.

– Et pas de café ?

– Il n'en reste pas non plus.

David ricana.

– Elle a raison, tante Victoire, c'est la diète complète. Ce n'est pas dans cette maison que la ruine entrera !... Enfin !

Il s'assit de nouveau, versa le lait dans une tasse en porcelaine ancienne, y mit le morceau de sucre déposé sur une soucoupe.

– Et sans doute ne reste-t-il pas autre chose que ce croûton de pain ? demanda-t-il ironiquement.

– En effet. Clémence n’est pas encore allée chez le boulanger.

– Très bien. Mais ledit boulanger est à deux pas et elle aurait pu aller chercher quelques petits pains pour le voyageur affamé.

– Ma cousine n’en a pas donné l’ordre.

Sur ces mots, Nanon quitta la pièce d’un pas mou, glissant, qu’on n’entendait jamais. Elle était la fille d’une cousine des Malereyne qui s’était mésalliée – selon le code de la famille – en épousant un professeur de musique issu de la petite bourgeoisie. Orpheline vers sa douzième année, sans fortune, Nanon avait été recueillie par les Malereyne. Elle était un peu faible d’esprit ; du moins M^{lle} Victoire l’avait décrété ainsi devant l’enfant effarée, craintive jusqu’au tremblement, qui avait comparu devant elle le jour de son arrivée. Le joug qui depuis ce moment pesait sur elle n’avait pu contribuer à éveiller une intelligence déficiente. Annihilée par une crainte continuelle, Nanon accomplissait en automate, avec une adresse naturelle, les tâches que lui assignait M^{lle} Malereyne. Mais il était inutile de

lui demander une initiative quelconque.

David Malereyne soupira en agitant la cuiller dans sa tasse.

– Ah ! on ne peut pas dire qu'on est accueilli ici comme l'enfant prodigue ! Qu'est-ce que tante Victoire pense faire de tout cet argent qu'elle économise ? Tu n'en auras pas besoin, Denys, ta fortune étant suffisante sans cela. Alors, quoi ?

Il saisit sa tasse, but d'un seul coup, s'essuya les lèvres avec une petite serviette de fine toile. Puis son poing frappa la table, faisant sursauter Denys qui écoutait rêveusement.

– Je dis, mon petit, que l'avarice est le plus abominable de tous les vices !

– Vous avez raison, mon oncle, répliqua sérieusement l'enfant. Aussi je ne serai jamais avare, je vous le promets.

David lui jeta un coup d'œil de côté, accompagné d'un sourire narquois.

– On a pourtant dû te faire la leçon à ce sujet ? T'engager à ne pas m'imiter, moi, le dépensier, le gaspilleur ?

Denys sourit aussi, un fin sourire, teinté de malice.

– Bien sûr, mon oncle. Mais il me semble que vous avez raison de ne pas conserver tout votre argent dans un coffre, sans qu’il profite à personne.

– Très bien, jeune sage ! Au moins, j’entends ici une parole sensée. Qui a dit que la vérité parle par la bouche des enfants ?

David riait. Il se leva d’un mouvement vif.

– Et maintenant, je vais au *Lion couronné* avaler une bonne tasse de chocolat et quelques petites choses avec. Tu pourras le dire à tante Victoire, Denys, si elle te demande où je suis.

II

Julien Malereyne était doué d'une bonne dose de volonté, mais il avait trouvé plus fort que lui en sa sœur Victoire. Dès leur jeunesse, elle l'avait dominé et plus tard, dans l'âge mûr, il n'eût pas accompli un acte de quelque importance sans lui demander conseil. C'est ainsi qu'il avait légué à son fils Augustin, outre la maison de la rue des Fontaines, la plus grande partie de sa fortune, ne laissant à David que sa part légale. Car David n'avait jamais bien accepté l'autorité despotique de sa tante, et c'était là une chose qui ne se pardonnait pas.

M^{lle} Victoire régnait donc dans cette maison en souveraine maîtresse, depuis près de quarante ans. Elle avait la clef des armoires et sa nièce, la veuve d'Augustin, ignorait tout des trésors en linge, argenterie, porcelaine qu'elles contenaient. Des grands dîners d'autrefois, elle ne laissait

subsister que celui de Noël où étaient invités le curé, ses vicaires, les meilleures familles de la ville. En cette occasion, elle ne regardait pas à la dépense. Il s'agissait de maintenir le prestige de la famille. Les autres jours de l'année, un certain décorum existait pour les repas. Jude, en veston noir et gants blancs, servait dans des plats d'argent les mets généralement bien préparés mais en quantité insuffisante. M^{lle} Victoire, en robe de soie noire, un bonnet de dentelle noire sur ses cheveux, présidait ayant en face d'elle son neveu David ou, quand celui-ci était absent, son petit-neveu Denys.

Au second coup de cloche, ce matin-là, elle entra dans la salle à manger où David, près de la fenêtre, causait avec sa belle-sœur tandis que Denys, un peu plus loin, s'amusait avec un jeune chat.

– Laisse cette bête, mon enfant ; mets-la dehors. Je crois t'avoir déjà dit que je ne voulais pas la voir ici.

Le ton était impératif, mais avec une certaine atténuation qui n'existait pas quand M^{lle} Victoire

s'adressait à quelqu'un d'autre. Denys était le seul être pour qui elle parût éprouver quelque affection, le seul qui bénéficiât d'une certaine indulgence de sa part.

On prit place à table et Jude présenta un plat de légumes garni de quelques minces tranches de viande. Nanon, entrée silencieusement, avait pris place au bout de la table. M^{me} Malereyne, à la droite de son beau-frère, lissait d'un geste machinal le plissé de tulle blanc qui ornait sa robe de veuve.

– Vous ne mangez pas, Josèphe ? dit M^{lle} Victoire d'un ton réprobateur.

– Non, ma tante. J'ai eu encore une crise de foie cette nuit, répondit une voix douce et fatiguée.

– Ne vous en tourmentez pas, cela passera tout seul, quoi qu'en prétende cet âne de Brillon. Vous faites bien de vous mettre à la diète ; c'est le mieux dans ce cas.

– Si vous pouviez nous y mettre tous, ma tante, vous seriez ravie, dit David avec un petit

rire sarcastique.

– C’est un excellent remède, répliqua sèchement M^{lle} Victoire. Il vaut mieux que toutes les drogues des médecins. Dans le cas de Josèphe, c’est bien ce qu’il faut.

David glissa un regard dubitatif vers la jeune femme maigre, au teint un peu jaune. En dépit de son égoïsme, il avait pitié d’elle, tout en blâmant secrètement la faiblesse qui la faisait plier devant toutes les volontés de M^{lle} Malereyne.

Jude posait devant Denys une aile de poulet. L’enfant bénéficiait d’un régime spécial. Lui aussi regarda sa mère puis leva les yeux sur M^{lle} Victoire.

– Peut-être que maman pourrait supporter un peu de poulet, ma tante ? Moi, je mangerai comme tout le monde.

– Le docteur déconseille la viande pour elle.

– Mais il conseille Capvern, dit David tout en attaquant sa légère tranche de bœuf.

– Qui est-ce qui t’a raconté cela ? demanda M^{lle} Victoire.

– C’est Denys. Mais il paraît, ma tante, que vous avez décrété l’inutilité de cette cure.

– En effet. Josèphe peut très bien guérir ici, en suivant un régime approprié. Brillon est très fort pour faire voyager. L’année dernière il voulait envoyer à Bourbonne M^{me} Lechâtel. Mais elle a refusé d’y aller et elle ne s’en porte pas plus mal.

– Si, ma tante, elle souffre beaucoup et elle partira pour Bourbonne dès que la station sera ouverte. C’est Léon qui me l’a dit hier.

Denys donnait cette information de sa voix tranquille. M^{lle} Victoire fronça un peu ses minces sourcils blonds.

– Eh bien ! cela la regarde, si elle veut gaspiller son argent en voyages et en traitements inutiles... Jude, dites à Clémence que ces légumes sont trop beurrés. Le docteur ne permet le beurre qu’en très petite quantité pour M^{me} Augustin.

David eut un sourire en coin.

– Eh bien, alors, qu’est-ce qu’elle va manger, cette pauvre Josèphe ?

– Ne t’en inquiète pas, elle ne mourra pas de

faim. D'ailleurs, elle n'a pas d'appétit.

– C'est vrai, je n'en ai pas, dit la voix lasse de la jeune femme.

– Ce n'est pas une raison pour vous laisser tomber d'inanition, ma chère... Jude, un peu de pain, s'il vous plaît.

M^{lle} Victoire eut un coup d'œil inquisiteur vers la corbeille que le domestique présentait à David. De nouveau, ses sourcils se froncèrent en voyant la main de son neveu saisir les deux morceaux de pain qui y restaient. Cependant, elle ne dit rien et se mit à découper sa viande. Il y eut un assez long silence. Puis Josèphe demanda, s'adressant à son beau-frère :

– Savez-vous que Fanny a des jumelles ?

– Denys me l'a appris.

– Elle est enchantée. Mais Jérôme l'est moins. Il désirait un fils.

La voix sèche de M^{lle} Victoire s'éleva :

– Ces enfants seront de petites pauvresses, car du train dont vont leurs parents, c'est la ruine à brève échéance. Corbac ne rapporte à peu près

rien depuis que Jérôme s'en occupe et Fanny dépense sans compter. À tout moment ce sont des réceptions, des dîners. Et les toilettes, et ce changement d'ameublement... Une ruine, enfin, pour Jérôme, ce fou qui a épousé cette femme sans fortune.

– Il a préféré la beauté à l'argent dit David.

Sa bouche avait une crispation légère et ses paupières, pendant un instant, dérobèrent son regard.

M^{lle} Victoire eut une moue de mépris.

– Belle affaire ! Et puis une jolie femme est presque toujours coquette et légère ; je ne me fierais pas à Fanny.

Josèphe protesta timidement :

– Oh ! ma tante, c'est une nature droite et honnête !

Mais elle courba la tête sous le regard glacé de M^{lle} Malereyne.

– Qu'en savez-vous ? Je crois avoir un peu plus de jugement que vous, ma chère ; et je le répète, Fanny est une femme dont il faut se

défier... David, ne gâche pas ainsi le pain, je te prie.

David lâcha la boulette que ses doigts pétrissaient machinalement. M^{lle} Victoire reprit, en le regardant avec attention :

– Je croyais que tu avais des projets de peinture, en Écosse ?

– Oui, mais l’inspiration manquait. Alors je suis revenu vers ce cher Rocamore. Cela vous ennuie, ma tante ?

Il y avait une sorte de défi railleur dans cette interrogation.

M^{lle} Victoire ne répondit pas mais elle continua de regarder son neveu qui détourna les yeux, visiblement gêné.

Jude servit une crème renversée dont chacun eut le contenu d’une cuiller. Les œufs étant interdits à M^{me} Malereyne on lui octroyait une marmelade faite avec les dernières pommes d’hiver qui se gâtaient. Quelques biscuits complétèrent ce repas qui, évidemment, n’avait rien de plantureux. En quittant la table David

glissa à l'oreille de sa belle-sœur :

– Venez à 4 heures chez Gustinet. Nous trouverons bien quelque chose qui n'ira pas contre les prescriptions médicales.

Gustinet était le meilleur pâtissier de l'endroit et David le fréquentait fort lors de ses séjours à Rocamore pour remplir le vide de son estomac.

Il s'en alla dans le jardin et alluma un cigare. Ce jardin de la maison Malereyne s'étendait en longueur jusqu'au bord de la falaise qui surplombait la rivière. Il était très ombré et les fleurs y venaient mal. Mais M^{lle} Malereyne s'en souciait peu, les fleurs entrant dans la catégorie des inutilités dispendieuses. Jude, aidé de Nanon, nettoyait les allées, bêchait les plates-bandes où subsistaient quelques rosiers anémiques, quelques plantes acharnées à vivre sans soleil. Tout autre était le jardin voisin, dégagé, garni de toutes les fleurs de mai. Entre deux portiques ornés de plantes grimpantes, un mince jet d'eau retombait dans une vasque de marbre. David s'approcha de la grille, jeta un coup d'œil au-delà. Tout était désert. Mais un bruit de conversation arrivait à

ses oreilles.

Il gagna le fond du jardin. Ses dents mâchonnaient le cigare qu'il oubliait de fumer. Un pli barrait son front. Il passa près de l'antique table de pierre occupant le milieu d'une sorte de petite esplanade et alla s'accouder à la balustrade de pierre verdie.

Au bas de la falaise rocheuse, la rivière glissait lentement, éclairée par un soleil échappé un instant au voile léger de nuages floconneux. Au-delà, un village étendait ses maisons parmi des jardins égayés de la jeune verdure printanière. Plus haut, des escarpements couverts de chênes fermaient l'horizon.

David considérait distraitement le paysage familial. Cependant, il éprouvait toujours quelque satisfaction à le revoir après ses longs voyages. Il aimait faire quelques brefs séjours à Rocamore, mais s'ennuyait vite dans cette atmosphère un peu somnolente de la petite ville. Sans parler des dissentiments avec la tante Victoire qui eussent suffi à l'éloigner du logis des ancêtres.

– Cette chère tante a quelque chose de

l'aimable caractère de notre lointaine aïeule, la mauvaise reine, avait-il dit un jour, mi-plaisant mi-sérieux à Fanny de Corbac.

Et Fanny avait approuvé car elle n'aimait pas M^{lle} Malereyne dont la malveillance à son égard n'avait pu lui échapper.

Cependant, parti avec l'intention de faire un séjour d'une année en Angleterre et en Écosse où il avait des amis, voici que David revenait au bout de six mois. C'est qu'il y avait ici, pour lui, un puissant, un irrésistible attrait.

Il s'écarta de la balustrade, jeta son cigare à demi fumé. En revenant sur ses pas, il semblait maîtriser une sorte de hâte. Près de la maison, Denys assis devant une table, s'occupait à dessiner. David s'arrêta près de lui et jeta un coup d'œil sur son travail.

– Pas mal. Tu as des dispositions.

– Vous me donnerez des conseils, oncle David ?

– Mais tant que tu voudras. À bientôt mon petit.

David gagna le premier étage. Mais il n'entra pas dans sa chambre. Longeant le couloir mal éclairé par des fenêtres placées trop haut, il ouvrit une porte à son extrémité et se trouva dans un corridor semblable sur lequel donnaient plusieurs portes. Par l'une d'elles, entrouverte, arrivait une sorte de chantonnement. David la poussa et entra dans une grande chambre tendue de perse à fleurs. Assise près de deux berceaux voilés de mousseline rose, une jeune femme coiffée d'un bonnet blanc tricotait. Interrompant sa mélodie, elle leva sur l'arrivant des yeux surpris et souriants.

– Ah ! voilà ces jumelles ! dit David.

Il s'approchait, jetait un coup d'œil sur les petits visages aux yeux clos.

– Comment s'appellent-elles ?

– Allys et Franceline, monsieur.

– Vous êtes sans doute leur nourrice ?

– Oui, Monsieur. Elles sont jolies n'est-ce pas ?

– Très jolies... Et Madame, où est-elle ?

– Au salon, Monsieur, avec M^{me} de Bruans.

– Ah ! M^{me} de Bruans est là ?

Un pli de contrariété se formait sur le front de David. Il quitta la chambre, gagna l'escalier de pierre semblable à celui du logis voisin mais garni d'un tapis au chaud ton de pourpre. Traversant le vestibule voûté garni de bahuts et de sièges antiques, il ouvrit lentement un des battants d'une porte derrière laquelle s'entendait un bruit de voix féminines.

Il y avait là un grand salon garni à la toute dernière mode de meubles d'acajou brillant décorés de quelques bronzes, de tentures soyeuses d'un vert vif, de sièges capitonnés en velours vieil or. Des petites tables, des socles supportant vases et statues, des plantes vertes, beaucoup de bibelots. Deux grands paravents formaient dans cette pièce des retraites plus intimes. Contournant l'un d'eux, David se trouva en face de deux jeunes femmes assises près d'un guéridon garni d'un service à café.

L'une d'elles eut un léger haut-le-corps et à son teint ambré monta un peu de rougeur.

– Quoi, vous, David ? Déjà revenu ?

Sa voix avait un léger tremblement.

– Déjà ? Ce n'est pas très aimable, Fanny.

David riait. Un rire un peu forcé. Il s'inclina pour saluer l'autre jeune femme, baisa la main qu'elle lui tendait, puis les doigts minces de Fanny qui se raidissaient un peu.

– Vous nous aviez parlé d'une série de peintures que vous vouliez faire dans les Highlands...

– Cela ne venait pas du tout. J'ai dit à mes amis Mac Burlane : « Ce sera pour l'année prochaine. » Et me voilà... encore.

Il y avait quelque défi dans sa voix, dans le regard qu'il attachait sur M^{me} de Corbac. Celle-ci baissa un instant les paupières sur les beaux yeux bleus qui contrastaient de façon charmante avec les noirs cheveux satinés. L'autre jeune femme, une brune aussi, au visage chiffonné, aux yeux gris, s'écria :

– Vous n'habituez guère les gens de Rocamore à votre présence, monsieur ! J'ai oui

dire que depuis longtemps vous n’y faites que de courtes apparitions, à des intervalles éloignés. Il ne faut donc pas que notre surprise vous étonne... et vous froisse.

David rit de nouveau, cette fois plus franchement.

– Le mot « froisser » est un peu exagéré. J’aurais d’ailleurs mauvaise grâce à l’être, comme vous le dites si bien, madame.

David Malereyne était très homme du monde. Au cours de ses voyages, de ses séjours à l’étranger il avait fréquenté la meilleure société. On le trouvait séduisant, agréable causeur et l’on déplorait, à Rocamore, qu’il n’y fût pas plus souvent présent, ainsi que le lui déclarait la rieuse M^{me} de Bruans près de laquelle il s’était assis, en face de Fanny.

M^{me} de Corbac avait sonné afin qu’on apportât du café pour son cousin. Après quoi, elle restait silencieuse, tourmentant d’une main un peu nerveuse la ceinture de son élégante robe d’intérieur. M^{me} de Bruans questionnait David sur l’Écosse et il lui répondait avec une complaisance

un peu distraite. Par moment, des lueurs d'impatience passaient dans son regard. Puis ce fut un éclair de satisfaction quand la jeune femme dit, en faisant le mouvement de se lever :

– Je vais vous laisser maintenant, chère amie. J'ai promis à ma cousine du Romien d'aller la voir cet après-midi.

Mais Fanny protesta :

– Vous avez bien le temps ! M^{lle} du Romien ne sort jamais ; vous êtes donc sûre de la trouver plus tard.

La physionomie de David se rembrunit. Devenu taciturne, il laissa discourir M^{me} de Bruans dont la langue ne chôma guère, sans méchanceté d'ailleurs. Fanny lui donnait assez mollement la réplique. Elle semblait un peu nerveuse et son regard évitait de rencontrer celui de David.

En entendant sonner trois heures, M^{me} de Bruans se leva vivement.

– Cette fois, il faut que je me sauve ! À bientôt Fanny... Monsieur David, j'espère que nous vous

verrons à notre soirée, la semaine prochaine ?

– Vous donnez une soirée, madame ?

– Mais oui, avec une partie théâtrale. Fanny a un joli rôle de bergère. Elle prétend qu'elle aura le trac... Alors, je compte sur vous, cher monsieur ?

– Certes madame. Si ma tante était là, elle vous dirait qu'on peut toujours compter sur moi lorsqu'il s'agit de frivolités.

Ils rirent tous trois. Mais seul le rire de M^{me} de Bruans avait un son naturel.

Fanny accompagna son amie jusqu'au vestibule. Quand elle revint, elle s'arrêta au seuil de la porte.

– Venez faire connaissance avec mes jumelles, David.

– Je les connais, Fanny.

– Comment cela ?

– Je les ai vues en passant, là-haut. La porte était entrouverte et la nourrice chantait. Alors je suis entré.

– Elles sont gentilles, n'est-ce pas ?

– Oh ! vous savez, ce ne sont encore que des embryons !

– Des embryons, mes belles petites !

Elle s'efforçait de prendre un ton de reproche plaisant.

– Mais parfaitement. Il ne faut pas me demander mon avis sur de si petits enfants, car je n'y connais rien... Voyons, Fanny, allez-vous demeurer sur ce seuil, comme si j'étais quelque méchant fauve ?

Elle se redressa sous l'accent de sarcasme et le regarda bien en face.

– David, vous m'aviez promis de partir pour longtemps.

– Et vous trouvez que ce n'est pas long, six mois ?... Vous n'avez pas trouvé cela long, vous ?

Elle baissa les yeux sous le brillant regard trop éloquent.

– Non, car j'avais retrouvé une tranquillité

d'esprit que vous m'aviez enlevée... Et je ne veux pas que vous recommenciez, David. Je vous ai dit, répété, que je resterais fidèle à mon devoir, quoi qu'il m'en coûtât. Pourquoi venez-vous me tourmenter encore ?

– Parce que je ne puis vivre sans vous, Fanny.

– Il le faudra bien cependant.

– Puisque vous n'aimez pas Jérôme, puisque c'est moi que vous aimez...

– Il ne s'agit pas d'amour. Jérôme est mon mari, je ne le trahirai pas.

David eut un rire sardonique.

– Un aimable mari !

– Tel qu'il est, je lui ai promis fidélité devant Dieu. Il est le père de mes chères petites filles, et c'est un lien nouveau entre nous. Partez, David, quittez Rocamore, soyez honnête homme. Ne cherchez pas à mettre le malheur et le déshonneur dans ma vie.

Il y avait une prière pathétique dans les beaux yeux levés sur David Malereyne. Mais il rispota du même ton de sarcasme :

– Le malheur, c’est d’être la femme de Jérôme. Non, je ne partirai pas, du moins pas tout de suite. Si vous restez insensible, Fanny, je veux du moins m’enchanter quelque temps de votre beauté. Je veux que vous réfléchissiez encore...

– Ce qui veut dire que vous espérez vaincre ma résistance ? Vous êtes cruel, David !

Des larmes venaient aux yeux de la jeune femme. David s’approcha, saisit sa main, y appuya longuement ses lèvres.

– Pourquoi essayer de me donner le change ? Je sais que Jérôme vous rend malheureuse, ne serait-ce que par sa jalousie.

Elle retira sa main des doigts qui l’enserraient et se recula un peu.

– Je ne veux pas vous écouter davantage ! Sortez, David ! Ne me tourmentez plus ainsi !

– Ne me demandez pas l’impossible. Je suis revenu parce que j’ai reconnu que je ne pouvais vivre loin de vous.

Fanny baissa de nouveau les yeux sous ce regard qu’elle connaissait trop bien, qui avait

éveillé en elle des sentiments jusqu'alors inconnus.

– David, je vous en prie !

Sa voix suppliait de nouveau.

– ... Si jamais Jérôme avait idée !... Et je me demande même s'il ne soupçonne pas quelque chose, d'après une réflexion qu'il m'a faite au moment de votre départ.

Les domestiques savaient que vous veniez souvent et je me méfie de Pulchérie qui lui est toute dévouée.

David haussa les épaules.

– Il est jaloux de tous les hommes, vieux ou jeunes. Ne vous en inquiétez pas, chère Fanny. Laissez-moi continuer d'être votre ami fidèle, en attendant qu'un jour vous compreniez où est pour vous le bonheur.

On sonna à ce moment, Fanny dit vivement :

– Laissez-moi, David, rentrez chez vous.

« Il est inutile que Baptistin vous voie là, car il le dirait peut-être à Pulchérie et par elle Jérôme

saurait que vous êtes demeuré après le départ de Jeanne de Bruans.

– D’où il tirerait des conclusions... fausses. Bon, je disparaissais. À bientôt.

Tandis qu’en quelques enjambées David gagnait l’escalier, Fanny rentra dans le salon, juste au moment où paraissait dans le vestibule Baptistin, le jeune domestique, qui allait ouvrir la porte.

La vieille M^{me} Doret venant demander à M^{me} de Corbac de quêter pour une œuvre paroissiale, bénéficia d’un accueil empressé auquel ne l’avait pas accoutumée la jeune femme qui détestait ses manières hypocrites et sa langue malveillante. Par elle, Fanny avait été délivrée – pour le moment – de ce David trop cher et redouté.

Pour le moment. Mais après ?

Fanny tremblait en sentant sa faiblesse.

III

Les Bruans, vieille famille périgourdine, habitaient une grande partie de l'année leur propriété de Combretelle, à quelques kilomètres de Rocamore. Le château, bâti sous le règne de Louis XIII, était un bâtiment spacieux, sans prétention, que ses possesseurs actuels avaient su aménager confortablement. Le parterre à la française et le parc s'étendaient le long d'une falaise rocheuse constituant l'une des parois de la gorge étroite au fond de laquelle bouillonnait l'eau écumeuse d'un torrent, affluent de la lente rivière qui s'écoulait au bas des jardins Malereyne.

Le marquis de Bruans surveillait ses terres, chassait, péchait, lisait beaucoup. La marquise vivait en bonne intelligence avec sa belle-mère, pacifique et discrète personne. Elle était de nature active, aimait le mouvement, les distractions. Sa

présence réveillait un peu la société somnolente de la petite ville où les mondanités se bornaient à quelques soirées sans agrément, à quelques grands dîners interminables, entre Noël et le carnaval. Donner un bal au mois de mai semblait extraordinaire à ces gens enfoncés dans la tradition. Mais Jeanne de Bruans n'avait cure de leur opinion. Il lui suffisait qu'on s'amusât chez elle, qu'elle s'y amusât la première et tenait pour certain que ceux qui la critiquaient ne seraient pas les derniers à jouir du plaisir que leur offrirait Combretelle – sans l'avouer, naturellement.

Fanny l'avait aidée dans la préparation de sa petite fête. Elle aussi aimait le monde, les distractions, la toilette et serait morte d'ennui à Rocamore sans la présence de Jeanne, comme elle ne se gênait pas pour le déclarer sans souci de la réprobation que soulevait ce propos dans la bonne société de la ville. Aussi passait-elle pour une femme futile, coquette, sans cervelle, et bien que Jérôme de Corbac fût peu sympathique à ses concitoyens, certains le plaignaient et tenaient pour justifier sa jalousie notoire.

Le soir de ce bal, elle finissait de s'habiller dans la grande chambre aux soyeuses tentures bleues éclairée par les derniers reflets du couchant. Sur la crinoline s'étalait le satin rose voilé d'une gaze blanche. Le décolletage découvrait l'ambre pâle des épaules d'une forme parfaite. Autour du cou glissait la douce lueur d'un collier d'opales parmi lesquelles scintillaient des brillants. La femme de chambre attachait dans la sombre chevelure un papillon de diamants. Elle dit avec une conviction admirative :

– Madame est merveilleuse !

Dans la glace de l'armoire d'acajou, Fanny se contemplait. Mais elle n'avait pas l'air satisfait d'une jeune femme heureuse de se voir belle et parée. Car elle songeait au mauvais regard qu'avait ce soir Jérôme pendant le dîner, à certaines de ces allusions sournoises qui étaient dans sa manière. Avait-il donc eu connaissance de la visite que David avait faite à sa femme cet après-midi ? Par Pulchérie la cuisinière, peut-être ? Elle détestait sa jeune maîtresse et il était

possible que M. de Corbac l'eût chargée de l'espionner. Cela aussi ne pouvait étonner de sa part.

Avec une amertume mêlée de mépris, Fanny pensait : « Il mériterait bien que j'écoute David. » Ce soir, elle sentait en elle une révolte jamais éprouvée encore. David n'avait pas renouvelé ses instances, mais il avait un regard plus dangereux que les paroles. Fanny, en frissonnant un peu, songeait que c'était folie de vouloir, coûte que coûte, garder sa fidélité à ce Jérôme qui se faisait détester, dont elle sentait autour d'elle rôder la sourde jalousie.

La femme de chambre l'enveloppa dans sa sortie de bal, disposa sur sa coiffure une écharpe de dentelle. D'une main nerveuse, Fanny prit son éventail et sortit de la chambre.

Jérôme se tenait debout devant une des fenêtres du salon, les mains derrière le dos. Il se détourna lentement en entendant entrer sa femme. Ses yeux demi-cachés sous la paupière lourde, glissèrent vers elle un sombre regard.

– Déjà prête ? Quel empressement pour vous

rendre à cette ridicule soirée, vous si souvent en retard !

Le ton agressif fit monter un peu de rougeur aux joues de Fanny. Elle riposta :

– Pourquoi ridicule ? Et qui vous oblige à y venir ?

– Oui, vous aimeriez sans doute vous y rendre seule ?

Sa bouche se tordait un peu en une sorte de ricanement, sous la moustache brune. Les mains toujours derrière le dos, il se tenait devant sa femme en raidissant sa taille un peu massive à laquelle seyait mal l'habit. Massifs, également, étaient les traits de ce visage où les yeux couleur de charbon avaient en ce moment un éclat inaccoutumé, car ils étaient généralement plutôt mornes, sans autre expression que l'ennui ou la mauvaise humeur. En ce moment, Fanny pouvait y lire une réplique de l'intention insultante contenue dans les paroles qu'il venait de prononcer.

Elle rougit plus encore et son regard s'anima

sous l'afflux de l'indignation.

– Que voulez-vous dire ? Parlez franchement, au moins.

La colère faisait trembler sa voix.

– Je parlerai quand il me plaira. Partons puisque vous voilà prête.

Il marcha vers la porte, la précéda dans le vestibule jusqu'à la voiture, un coupé que conduisait Baptistin le jeune domestique. Quand elle fut assise il prit place près d'elle. Pas un mot ne fut échangé entre eux pendant le trajet jusqu'à Combretelle. Fanny frémissait de colère contenue. Elle était de nature calme et facile, elle avait supporté depuis deux ans avec patience le caractère difficile, l'humeur jalouse de cet homme à qui l'avaient mariée des parents impécunieux parce qu'il était riche. Mais aujourd'hui, il lui semblait que la coupe était pleine et qu'elle n'aurait plus le courage de briser son cœur pour rester fidèle à celui qui la traitait de si insultante manière.

David Malereyne n'apparut à Combretelle

qu'au milieu du divertissement théâtral. Fanny, costumée en bergère de fantaisie, faisait sa partie dans une saynète où Jeanne de Bruans, bonne actrice, tenait le rôle principal. La récente scène avec son mari, ses préoccupations, son énervement qu'il lui fallait dissimuler, influèrent de manière fâcheuse sur son jeu et ce furent surtout sa grâce, sa beauté qui récoltèrent des applaudissements, dans la partie masculine de la réunion principalement.

David s'était placé dans une embrasure de porte. Quand le rideau tomba sur le petit théâtre improvisé, il se dirigea vers un salon voisin pour saluer les dames du logis. Sur son passage se trouvait Jérôme. Il ne parut pas le voir et l'autre, ostensiblement, détourna son regard.

– Sont-ils donc brouillés, ces deux cousins ? demanda M. Leblanc le nouveau juge de paix.

Il s'adressait à son voisin, le D^r Brillon, petit homme aux yeux vifs, aux manières agréables, qui était le meilleur médecin de la contrée.

– Pas à ma connaissance. Mais ils n'ont jamais été bien chauds l'un pour l'autre. Des natures si

différentes ! M. David Malereyne est l'amabilité même. Quant à M. de Corbac...

– Oui, il n'y a qu'à voir sa mine. On prétend que sa femme n'est pas heureuse ? On le dit fort jaloux ? Aurait-il des raisons pour cela ?

– Je ne le crois pas. M^{me} de Corbac aime le monde, recherche les distractions honnêtes, accueille avec plaisir les compliments. Quelques personnes malintentionnées, jalouses sans doute de sa beauté, vous diront peut-être qu'elle est coquette, légère. N'en croyez rien. Ma femme, qui la connaît bien, assure même qu'elle se contenterait volontiers des simples joies familiales si elle trouvait quelque bonheur dans son intérieur.

– Grosse fortune, ces Malereyne ?

– M^{lle} Victoire et son petit-neveu, oui. Pour M. de Corbac c'est autre chose. Il gère fort mal ses biens et il dépense beaucoup, voulant par vanité avoir une femme très élégante et un intérieur luxueux. Singulier homme, en fait ! Désintéressé, puisqu'il a épousé une jeune fille sans dot ; généreux, car elle a tout l'argent qu'elle désire

pour sa parure ou ses distractions. Et avec cela, désagréable, mauvais même, dit-on... Les Malereyne, d'ailleurs, ne sont généralement pas des natures banales. Légende ou vérité, il y eut dans cette famille des drames qui restèrent assez obscurs, les coupables bénéficiant de la complicité secrète de toute leur parenté. Oui, une famille très unie, même dans la discorde, si je puis dire, et une famille qui fut puissante, qui eut de l'influence – et qui en a encore d'une certaine manière, d'ailleurs.

La partie théâtrale de la soirée se terminait. Les acteurs, dans les pièces réservées à cet effet, changeaient leur tenue pour le bal qui allait commencer. David ayant salué M^{me} de Bruans mère, s'entretenait avec quelques personnes de connaissance. Bientôt apparut la jeune marquise de Bruans, tenant par le bras M^{me} de Corbac revêtue à nouveau de sa toilette de bal.

La teinte rose que la chaleur, l'animation avaient amenée aux joues de Fanny s'anima lorsque son regard rencontra celui de David. Celui-ci baisa la main de la jeune femme en la

priant de lui accorder cette première danse. Elle répondit affirmativement, d'une voix qui s'entendait à peine. Sa main tremblait un peu en s'appuyant sur le bras de son cousin. Ils se dirigèrent vers le salon voisin. Jérôme les suivait des yeux et, à son tour, il gagna cette pièce où commençaient d'évoluer les danseurs.

Pendant un moment, Fanny et David ne parlèrent pas. Ils suivaient machinalement le rythme de la polka. Puis Fanny dit à mi-voix :

– David, ne m'invitez pas une autre fois ce soir. J'ai déjà eu le prélude d'une scène et je m'attends à l'avoir tout entière au retour.

– À quel propos ?

– Il a dû savoir que vous étiez venu aujourd'hui et sa jalousie, sans doute déjà mise en éveil, s'est exaspérée tout à coup.

David serra plus fort contre lui la jeune femme, dans un mouvement de fureur.

– L'odieux personnage ! Non, Fanny, je ne me priverai pas du bonheur de danser avec vous à cause de cet individu stupide !

– Ne parlez pas ainsi ! Il est mon mari... et puis, après tout, ses soupçons ont quelque fondement, ses soupçons contre vous, du moins.

David eut un rire ironique.

– Ah ! évidemment ! Mais ce n'est pas une raison pour vous persécuter, vous qui êtes innocente. Aussi devriez-vous ne plus avoir tant de scrupules, Fanny très chère. Je vous offre le bonheur, je vous offre l'amour. Acceptez-le enfin !... Dites, dites, Fanny ?

La voix, un peu sourde, devenait véhémence. Fanny frissonna. Elle baissa les yeux pour ne pas rencontrer ceux de David et murmura d'un ton suppliant :

– Taisez-vous ! Ne me parlez plus de cela !... Et ne m'invitez plus ce soir !

Il ne répondit pas. La polka finissait. Il conduisit Fanny à un siège parmi des jeunes femmes de sa connaissance et, après s'être incliné devant elle, il gagna le fumoir. Ayant allumé un cigare, il sortit par la porte vitrée donnant sur le parterre. À ce moment, Jérôme de Corbac entra

dans le fumoir. Un gros homme barbu, châtelain du voisinage, l'interpella :

– Compliments, Corbac, sur votre ravissante femme ! Elle a fort bien joué son rôle de bergère. Quelle grâce ! Quelle élégance !

Jérôme ricana.

– Oh ! pour faire les marionnettes, les femmes sont toujours prêtes ! Il n'y a pas de quoi les complimenter.

Il prit un cigare dans une boîte disposée sur une table et, à son tour, sortit dans le jardin.

– Eh ! voyez-vous cet aimable personnage ! dit M. Bréguet, le châtelain, s'adressant à un autre fumeur assis près de lui. Je comprends que sa jolie femme n'ait pas toutes ses aises avec un oiseau de cette espèce !

Quelques minutes plus tard, l'orchestre entamant une mazurka, Fanny s'en allait au bras d'un autre cavalier. Elle s'efforçait à montrer de l'entrain, à répondre aux propos flatteurs de son partenaire. Mais elle songeait anxieusement : « Pourvu que David soit raisonnable et ne

m'invite plus ! »

Ses craintes étaient vaines. David, revenu dans les salons un peu après, dansa avec d'autres jeunes personnes sans plus s'occuper de sa cousine. Quand, vers l'aube, les invités commencèrent de se retirer, il vint la saluer avant de prendre congé des châtelains.

– Au revoir David, dit-elle en lui tendant la main.

– Au revoir ma cousine, à l'un de ces jours.

Il employait généralement le cérémonieux « ma cousine » en présence d'étrangers. Ce soir, il semblait encore exagérer la réserve à l'égard de la jeune femme, par son attitude, par son regard inexpressif. Fanny lui en sut gré en pensant que du moins cette soirée ne donnerait pas à Jérôme de motifs pour augmenter ses griefs.

Elle chercha des yeux son mari, s'étonnant qu'il ne fût pas déjà là pour l'emmener, car il avait toujours quelque hâte de quitter les réunions mondaines qui l'ennuyaient. Ne l'apercevant pas, elle demanda à M. de Bruans qui passait à ce

moment près d'elle :

– Avez-vous vu Jérôme ?

Il répondit négativement en ajoutant :

– Sans doute est-il dans la salle de jeu à terminer une partie.

Mais il ne s'y trouvait pas, non plus que dans le fumoir. M. de Bruans, sortant dans le parterre, l'appela, pensant qu'en cette tiède soirée il avait jugé préférable l'atmosphère des jardins à celle des salons surchauffés. Mais rien ne lui répondit.

– Il sera rentré à pied, en ayant assez de nos amusements, dit M. de Bruans en venant rendre compte à M^{me} de Corbac du résultat de ses recherches.

– Sans doute, mais du moins aurait-il pu me prévenir.

Quel que fût le froissement causé par ce procédé, Fanny ne s'en étonnait pas outre mesure, vu l'humeur particulièrement mauvaise de son mari la veille au soir. Il présageait un choc violent qu'elle aurait à subir, peut-être tout à l'heure, à sa rentrée au logis, s'il avait

suffisamment ruminé ses soupçons.

Ce fut donc avec appréhension que Fanny, en descendant de voiture, entra dans sa demeure. Elle prit la lampe préparée pour elle dans le vestibule par la femme de chambre à qui elle avait dit de ne pas l'attendre, monta lentement l'escalier, ouvrit sans bruit la porte de sa chambre. Rien ne bougeait dans la maison. Rapidement, Fanny se déshabilla, fit une courte prière et se glissa dans son lit. Satisfaite d'avoir évité pour le moment la scène prévue, elle ne tarda pas à s'endormir.

IV

En cette matinée de dimanche, M^{lle} Victoire se rendit comme de coutume avec Denys et sa mère à la grand-messe en l'église du Saint-Esprit, sa paroisse.

Bien que son père, voltairien, lui eût inculqué ses idées, elle avait conservé certaines pratiques religieuses considérées comme une tradition. À cette messe dominicale, le banc des Malereyne, le premier du côté de l'Épître, ne devait pas rester inoccupé. De même lors de quelque cérémonie ou fête particulière M^{lle} Malereyne se trouvait là, en robe de soie et mantelet de velours un peu râpé. Elle offrait le pain bénit à Pâques, sous forme de brioches selon la coutume ; mais ces brioches, elle les faisait confectionner par sa cuisinière, selon une recette à elle très économique. Une messe solennelle était célébrée après la Toussaint pour tous les défunts de la famille, et le 1^{er}

janvier, M. le curé recevait un billet de cent francs pour sa paroisse. M^{lle} Victoire considérait ainsi que tous les devoirs incombant à une Malereyne se trouvaient accomplis.

En jetant un coup d'œil vers le banc des Corbac, situé du côté de l'Évangile, elle vit que personne ne s'y trouvait.

« Cette Fanny n'aura pas eu le courage de se lever à temps après sa nuit d'amusement », songea-t-elle avec mépris.

La messe terminée, elle sortit suivie de M^{me} Augustin, pâle et visiblement souffrante, qui s'appuyait sur l'épaule de son fils. Des saluts s'échangèrent ; mais M^{lle} Malereyne ne s'arrêta pas pour converser avec les personnes de sa connaissance. Elle jugeait que ces bavardages sur la place n'étaient pas faits pour une personne de sa dignité et savait que dans l'après-midi, l'une ou l'autre de ces dames viendrait lui rapporter les faits et gestes de la petite société rocamoroise.

Dans le vestibule de sa demeure, Jude semblait l'attendre et vint à elle, la physionomie impassible comme toujours.

– Pulchérie est venue tout à l’heure pour prévenir Mademoiselle que M. Jérôme a été trouvé mort dans la Roncelle.

M^{lle} Victoire eut un haut-le-corps.

– Quoi ? Jérôme, mort ? Noyé ?

– On suppose qu’il a dû tomber cette nuit du haut de Combretelle. Son corps s’est arrêté dans les rocs de la rivière, où le père Béchou l’a aperçu ce matin. Il a vite couru prévenir à la gendarmerie. Tout à l’heure le maire est venu pour préparer M^{me} Fanny. Elle s’est à moitié évanouie, m’a dit Pulchérie qui est aussi toute chavirée.

– Comédienne ! murmura M^{lle} Victoire.

Jude continuait, de sa voix monocorde.

– M^{me} de Corbac a chargé Pulchérie de venir apprendre le malheur à Mademoiselle et à M. David. Mais Monsieur était sorti aussi.

– Bon, j’y vais... Eh bien, Josèphe, est-ce que vous avez envie d’imiter Fanny ?

M^{me} Malereyne, devenue plus pâle encore, les yeux dilatés par l’effroi, semblait en effet prête à

se trouver mal. Jude s'avança pour aider Denys à soutenir sa mère.

– C'est affreux... Mourir ainsi, dit la voix faible de la jeune femme.

– Je vous l'accorde. Mais vous êtes trop impressionnable, ma chère, je vous l'ai dit plus d'une fois... Denys, accompagne ta mère à sa chambre. Jude, quand M. David rentrera, vous lui direz que je suis à côté.

Elle monta l'escalier de son pas toujours alerte, alla se débarrasser dans sa chambre de sa capote et de son mantelet, puis gagna la maison voisine.

Dans le corridor du premier étage, elle croisa le D^r Brillon.

– Eh bien ? demanda-t-elle.

– Hélas ! mademoiselle, rien à faire ! Dans sa chute, il s'était fracturé le crâne sur les rocs et la rivière n'a entraîné qu'un mort ou un mourant.

– Mais comment a-t-il pu tomber ainsi ? La balustrade de la terrasse est assez haute...

– Mais le mur qui la continue le long du parc

l'est moins. Il faut supposer que M. de Corbac, en se promenant de ce côté, s'y est accoudé et, pour un motif inconnu, a perdu l'équilibre. Un étourdissement peut-être...

– C'est possible. D'un autre, je penserais qu'il pouvait avoir bu plus que de raison. Mais Jérôme était sobre. En fait, il n'avait qu'une masse de défauts, mais pas de vices.

« Voilà toute l'oraison funèbre qu'elle lui accorde, pensa le docteur. Cela lui ressemble bien ! »

– Et sa femme ? reprit M^{lle} Victoire, il paraît qu'elle a cru devoir tomber en faiblesse ?

– Il y avait de quoi ! riposta un peu sèchement le docteur. Une pareille nouvelle... Elle le croyait cette nuit rentré avant elle et ne s'en était pas inquiétée, connaissant son... originalité. C'est la cuisinière qui lui a donné l'éveil en venant lui dire qu'en allant porter comme chaque matin l'eau chaude à son maître pour sa toilette, elle avait trouvé la chambre vide et le lit non défait. Aussitôt, M^{me} de Corbac a envoyé son domestique à Combretelle où l'on a commencé

les recherches. Puis est survenue la découverte du vieux Béchon qui a vu le corps dans la Roncelle, coincé entre deux rocs...

– Oui, je sais. Alors, il est là ?

M^{lle} Victoire montrait du doigt la porte que le médecin avait refermée derrière lui.

– On l’a rapporté il y a une demi-heure. Marion Bouvet et Catherine Leroux s’en occupent.

Ces deux femmes étaient les ensevelisseuses et les veilleuses des morts.

– Bon, dit M^{lle} Victoire. Je reviendrai plus tard. Il faut que je voie si les choses sont faites convenablement, car Fanny ne connaît pas tous les usages de notre famille... Où est-elle en ce moment ?

– Je l’ai obligée à se coucher. Elle avait passé une nuit fatigante et cet après-midi, il lui faudra recevoir tous ceux qui viendront lui présenter leurs condoléances.

– Je serai là pour l’aider. Au revoir docteur.

Et M^{lle} Victoire rentra chez elle par la

communication des deux logis. Comme elle atteignait sa chambre, David parut dans le couloir, venant de l'escalier.

– Ah ! te voilà ! Eh bien, tu sais ce qui est arrivé.

– Oui, j'ai rencontré Jacques de Bruans qui m'a tout appris.

La voix de David était grave, un peu assourdie. Dans la pénombre du couloir, son visage restait indistinct.

– Un accident assez bizarre... Comment a-t-il pu se laisser choir de là-haut ?

– C'est assez singulier, en effet... Vous venez de... chez lui, ma tante ?

– Oui, mais l'on fait la toilette funèbre. Je retournerai tout à l'heure. Il va falloir nous occuper des obsèques, des faire-part.

– J'irai m'entendre avec Fanny.

– Pas du tout ! Fanny n'a rien à voir là-dedans. Il faut que les choses soient faites selon nos traditions.

– Cependant, sa veuve...

M^{lle} Victoire eut un petit ricanement.

– Est-ce qu'elle entend quelque chose à tous ces détails ? Elle n'était bonne qu'à dépenser l'argent de Jérôme. Maintenant, la voilà débarrassée de lui...

– Ma tante !

La voix de David prenait une intonation furieuse.

– Eh bien quoi ! C'est une chose que tout le monde dira, puisqu'elle s'est toujours arrangée pour faire connaître que Jérôme la rendait malheureuse. Alors, je n'ai pas à prendre de gants pour déclarer ce que je pense... c'est-à-dire que cet accident arrive bien à propos pour la délivrer d'un mari gênant.

Cette fois, David crispa les poings et M^{lle} Victoire vit, dans l'ombre, se contracter son visage.

– Que voulez-vous insinuer là ?

Son accent était un peu rauque, mais presque menaçant. M^{lle} Malereyne soutint sans sourciller

le regard qu'elle sentait plein de flamme.

– Je n'insinue rien du tout, mais je trouve que le hasard, ou le destin, comme tu voudras l'appeler, arrange vraiment bien les choses pour elle.

Sur ces mots, M^{lle} Victoire ouvrit la porte et disparut dans sa chambre.

Les ongles de David s'enfoncèrent un peu dans les paumes. Puis, levant les épaules, il dit entre ses dents : « Après tout qu'importe ! » Et il rentra à son tour chez lui.

V

Les obsèques de Jérôme furent célébrées solennellement trois jours plus tard. M^{lle} Victoire, se considérant comme le chef de la famille, en avait réglé tous les détails. Ce fut elle aussi, l'usage interdisant à la veuve de suivre le convoi, qui reçut les condoléances des nombreuses personnes de Rocamore et des environs venues s'incliner devant elle. Comme elle le dit au retour, pendant le déjeuner, avec une évidente satisfaction, c'était un très bel enterrement.

« D'autant plus beau que vous n'aurez pas à en payer les frais », songea sarcastiquement David.

Il avait la physionomie fatiguée et mangeait peu, bien que ce jour-là le repas fût plus substantiel, M^{lle} Victoire recevant des cousins de Périgueux et de Limoges venus pour les obsèques. Denys le considérait pensivement. Il

remarquait son air assombri, depuis trois jours, et s'étonnait qu'il parût ainsi touché par la mort d'un parent au sujet duquel il ne cachait pas son antipathie.

Les cousins allèrent rendre visite à Fanny avant leur départ. La jeune femme, le premier moment d'émotion passé, avait repris la maîtrise d'elle-même. Sans discuter, elle avait laissé M^{lle} Malereyne agir comme elle l'entendait pour les funérailles, car elle attachait à ces questions de vanité peu d'importance ; mais quand l'omnipotente personne parut vouloir la prendre sous sa tutelle, la jeune femme montra une décision dont s'irrita fort M^{lle} Victoire.

– Quoi ! prétendez-vous conduire votre vie seule, à votre âge ! dit-elle aigrement.

– J'ai vingt-cinq ans, ma cousine. Je suis mère de famille...

– Aurez-vous seulement de quoi la nourrir, votre famille ?

Fanny regarda la vieille demoiselle avec surprise.

– Que voulez-vous dire ?

– Eh bien, que la fortune de Jérôme n'est peut-être pas ce que vous pensez. Il dépensait sans compter et ne s'entendait pas du tout à gérer ses affaires.

De l'inquiétude parut dans les beaux yeux de Fanny.

– Comment le savez-vous, ma cousine ?

– C'est de notoriété publique. Rien que pour Corbac, il perdait chaque année sur l'exploitation, alors que celle-ci aurait dû à elle seule lui rapporter un revenu suffisant pour vivre – pour vivre de façon raisonnable, du moins.

Fanny fronça un peu ses fins sourcils. Le ton de M^{lle} Victoire soulignait désagréablement sa pensée : « Pour vivre comme je le fais, moi, M^{lle} Malereyne, qui suis riche. »

– Nous n'avions ni l'un ni l'autre le goût d'une existence rétrécie, répliqua sèchement la jeune femme. Quant aux affaires de Jérôme, il ne m'en parlait jamais. Dans quelques jours, je pars avec mes parents qui veulent me garder quelques

semaines à Casteignan. Mais j'irai auparavant voir M^e Roland-Pagès pour le prier de s'occuper des affaires de tutelle et en même temps je lui demanderai de me mettre au courant quant à ce qui concerne la fortune de Jérôme.

Le soir de ce jour, pendant le repas, M^{lle} Victoire dit à son neveu, après lui avoir rapporté cet entretien :

– Je ne croyais pas cette Fanny si sottée et si obstinée. Qu'elle s'arrange donc comme elle voudra ! Mais qu'elle ne s'avise pas de venir me demander aide et conseil maintenant !

– Oh ! je ne crois pas qu'elle en ait jamais l'idée, riposta ironiquement David.

Il avait repris sa physionomie habituelle et ce léger sarcasme avec quoi il s'opposait aux irritantes observations ou décisions de sa tante.

– Oui, tu penses qu'elle s'adresserait plutôt à toi, son chevalier servant ?

M^{lle} Victoire ponctuait sa phrase d'une sorte de petit ricanement.

David eut un regard de défi.

– Et pourquoi pas ? Je suis son cousin, je serai nommé subrogé-tuteur de ses filles. Ainsi devra-t-elle tout naturellement trouver en moi un appui, si elle le juge nécessaire.

Le ricanement se fit plus net, un peu insultant.

– Comment donc, si elle le jugera nécessaire ? Nécessaire et fort agréable sans doute.

– Je vous prie de mesurer vos paroles, ma tante !

Les traits raidis, David regardait M^{lle} Victoire avec une colère difficilement contenue.

– Oh ! je les mesure, ne crains rien ! Je sais me taire quand il le faut et garder un secret, bien que des imbéciles prétendent que ce soit difficile pour une femme. En tout cas, c'est un devoir pour une Malereyne, un devoir strict, dans certains cas...

La voix sèche souligna ces mots.

– ... Et je n'y faillirai pas plus que ne l'ont fait d'autres femmes de ma race. Tu peux en être certain, mon neveu.

David prit si brusquement le verre placé devant lui que du vin se répandit sur la nappe.

M^{lle} Victoire pinça les lèvres en signe de réprobation.

– Quelle maladresse ! Heureusement que cette nappe était bonne à mettre au lavage. Tu la rincerás tout de suite après le dîner, Nanon. Et avec précaution, car cette toile commence à s'user... Non, Jude, non, pas de fraises ce soir. Le dîner est suffisant sans cela. Nous les mangerons demain à déjeuner.

– Elles ne seront plus fraîches, fit observer Denys qui suivait d'un œil d'envie la jatte de cristal remportée par le domestique.

– Que si ! Il ne faut pas se charger l'estomac le soir, avec des fruits surtout.

Sur ces mots, M^{lle} Victoire se leva et s'en alla dans le salon, à son vieux bureau d'acajou orné de cuivres, pour vérifier les comptes de son fermier, besogne méticuleuse qui était pour elle la plus intéressante des distractions.

David, machinalement, avait sorti son porte-cigare. Nanon commençait de desservir la table. M^{me} Augustin s'était assise au dehors et près

d'elle, Denys lisait aux dernières lueurs du jour.

La jeune femme leva la tête en entendant le pas de son beau-frère qui sortait à son tour de la salle à manger.

– Croyez-vous vraiment que les affaires de Jérôme soient en mauvais état, David ? demanda-t-elle.

– J'en suis certain.

– Alors, que va devenir Fanny avec ses petites filles ?

– Fanny ne sera pas abandonnée, quoi qu'il puisse lui advenir, ne craignez rien. J'espère d'ailleurs qu'il ne sera pas trop tard pour rétablir la situation, dans un temps plus ou moins long.

– Ah ! tant mieux ! Elle est si charmante, Fanny ! Mais je voudrais bien avoir son courage en présence de la tante Victoire !

David, occupé à allumer son cigare, jeta à sa belle-sœur un coup d'œil où la commisération se mêlait d'un peu d'ironie.

– Oui, ce serait bon pour vous, Josèphe. Vous vous laissez annihiler par ma tante à un point

inimaginable. Quoi ! vous avez votre fortune personnelle, plus la part qui vous revient dans l'héritage d'Augustin, et vous n'osez même pas aller faire cette cure de Capvern qui vous est indispensable !

La jeune femme murmura, en baissant un peu les paupières sur ses yeux fatigués :

– C'est vrai, je n'ose pas. Elle est si... si...

– Oui, mais plus vous céderez à son despotisme, plus elle l'appesantira sur vous, ma pauvre amie. C'est ainsi, avec les tyrans... et notre chère tante en est un de la pire espèce.

Josèphe soupira, sans répondre. Avec un léger mouvement d'épaules, David s'éloigna. Le jour déclinait, le soleil s'éteignait derrière de longues tramées de nuages couleur d'aurore. Dans l'air fraîchissant passait le parfum des premières roses, venu du jardin voisin. David s'approcha de la grille. Le jet d'eau jaillissait dans sa vasque de marbre avec un bruit léger. Sous l'un des portiques enguirlandés de roses, Fanny était assise, vêtue d'un peignoir blanc. Le coude appuyé contre l'accoudoir de son fauteuil, le

menton sur sa main, elle semblait rêver. David appela doucement :

– Fanny !

Elle sursauta, releva la tête. Un peu de rose vint à ses joues.

– Ah ! David ! Je ne vous avais pas entendu.

– L’herbe pousse dans les allées, si bien entretenues par la nombreuse domesticité de M^{lle} Malereyne, ma très auguste tante.

Il parlait d’un ton plaisant, mais il attachait sur Fanny un regard ardent sous lequel se détournait celui de la jeune femme.

– Il paraît que vous lui avez résisté, courageuse Fanny ? Elle aurait voulu faire de vous une deuxième édition de Josèphe.

– Pauvre Josèphe ! Je la plains d’être si faible, si pusillanime.

– Je lui ai fait encore à l’instant un peu de morale sur ce point, mais sans espoir de succès. Ma tante la terrorise, cela se voit. Enfin, heureusement, vous ne lui avez pas laissé jeter son grappin sur vous.

– Non certes !... Mais dites-moi, David, est-ce vrai ce qu'elle m'a dit, au sujet des affaires de Jérôme ?

– Ce peut être vrai. Il faut vous en informer près de son notaire.

– J'irai demain avec mon père. Votre tante vous a-t-elle dit que mes parents m'emmènent à Casteignan pour me changer un peu d'atmosphère après ces émotions ?

– Oui. Ils ont raison. Puis vous aurez moins chaud là-bas qu'ici. Vous reviendrez quand ?

– Probablement fin août. Il y aura des affaires à régler avec le notaire. Puis je m'organiserai pour l'hiver. Jeanne de Bruans voudrait que je le passe en partie à Bordeaux et m'offre un petit appartement meublé dans un des immeubles dont ses parents sont propriétaires.

– Excellente idée ! Quant à moi, je pense faire le mois prochain mon voyage en Écosse. Ensuite je ferai des projets pour l'hiver.

Ils se turent un moment. Fanny, la tête baissée, croisait sur ses genoux des mains un peu

frémissements. Puis, levant le front, elle dit avec un tremblement dans la voix :

– David, est-ce que... est-ce que Jérôme ne se serait pas tué volontairement ?

David sursauta un peu.

– Quelle idée ! Pourquoi se serait-il tué ?

– Mais s’il avait des craintes... des soupçons...

– On ne se tue pas pour de simples soupçons, derrière lesquels il n’y a rien, rien. N’allez pas vous monter l’imagination, Fanny.

– C’est que je ne m’explique guère cet accident. La murette du parc n’est pas haute, c’est vrai, mais Jérôme n’était pas un enfant et à moins de se trouver indisposé ou... d’être pris de boisson...

David remit entre ses lèvres le cigare qu’il avait conservé à la main. Il fit quelques pas le long de la grille, puis revint à sa première place. Il mâchonnait son cigare, en regardant le visage anxieux de Fanny.

– La première hypothèse n’est pas invraisemblable. Jérôme était de nature sanguine,

et en outre un fort mangeur.

– Cependant, jamais il n’a eu le moindre malaise. Du moins depuis notre mariage.

Une voix féminine appela, de la maison :

– Fanny !

– Oui, je viens, maman.

La jeune femme se leva, fit dans la direction de la grille un geste d’adieu.

– Bonsoir David. Venez dîner avec nous un de ces jours. Mes parents en seront contents.

– Entendu. Bonsoir Fanny.

Il la suivit des yeux tandis qu’elle s’éloignait dans le jardin éclairé par les derniers feux du couchant. Le cigare, qu’il tenait de nouveau entre ses doigts, s’éteignait. Son front se plissait, ses yeux d’abord anxieux, devenaient durs avec une nuance de défi. Quand Fanny eut disparu, il quitta la grille et revint vers la maison. Le cigare avait repris place entre ses lèvres, mais il ne s’apercevait pas qu’il venait de s’éteindre.

VI

Deux jours plus tard, Josèphe eut une crise dépassant en violence les précédentes et le D^r Brillon déclara formellement que dans son état de langueur, elle n'en supporterait pas une autre semblable.

M^{lle} Malereyne dut donc se résigner à autoriser cette cure de Capvern. Comme la jeune femme ne pouvait partir seule, David s'offrit à l'accompagner et à rester près d'elle pendant la durée du traitement.

– Soit ! dit M^{lle} Victoire. Puisque tu ne fais rien, autant que tu sois là qu'ailleurs. Mais choisis un hôtel modeste. Le mieux serait de prendre un petit meublé, dont la tenancière pourrait vous faire vos repas à bon compte.

– Mais, ma tante, on croirait que c'est vous qui déboursez, riposta David. Josèphe a quatre-vingt mille livres de rente, ce qui lui donne les moyens

de se payer un bon hôtel.

– Oui, apprends-lui à gaspiller cet argent, je te le conseille ! Cet argent qui est à son fils et qu'elle doit lui conserver.

– Pour quoi faire ? Denys en aura plus encore. Qu'elle profite au moins un peu de sa fortune, cette pauvre Josèphe.

M^{lle} Victoire, outrée, se tourna vers sa nièce qui assistait, tout apeurée, à l'entretien.

– Vous ferez bien de ne pas suivre les conseils de ce dépensier, ma chère. Il vous conduirait vite à la ruine.

– Et, comme la cigale de la fable, il serait vain, ma pauvre Josèphe, de venir ensuite demander aide à la fourmi, répliqua ironiquement David.

M^{lle} Victoire lui jeta un regard de mépris, sans daigner relever ces paroles. Mais Denys dit de sa voix calme :

– On n'est pas une cigale parce qu'on dépense raisonnablement. M. le curé nous a expliqué l'autre jour, au catéchisme que Notre Seigneur a condamné ceux qui entassent des richesses. Ce

sont les mauvais riches.

M^{lle} Victoire eut un geste comme si quelque serpent l'avait piquée.

– Eh bien, il en raconte de belles, M. le curé ! Comme si des moutards de votre espèce comprenaient quelque chose à tout cela ! Des mauvais riches, parce qu'on économise !

– Économie exagérée seulement ! rectifia David avec un sourire narquois.

Sans paraître l'entendre, M^{lle} Victoire, visiblement furieuse, déclara :

– Je lui dirai mon avis là-dessus ! Du reste, il a bien souvent des idées qui ne sont pas du tout les miennes.

– Mais qui sont celles de l'Évangile, ma tante.

M^{lle} Victoire toisa David d'un regard méprisant.

– Je te conseille de parler de l'Évangile. Tu ferais bien de le relire, tu y trouverais des sujets de réflexion. Et dans la Bible, il y a une certaine histoire de David et Bethsabée qui devrait te paraître assez intéressante.

Une flamme s'alluma dans les yeux de David. Sans mot dire, il regarda fixement la vieille demoiselle. Elle parut gênée, détourna légèrement les yeux. Pendant un court instant, elle serra fortement les lèvres, comme pour comprimer quelque émotion. Puis elle leva les épaules en disant sèchement :

– Tout cela, d'ailleurs, ne signifie rien. Si Josèphe dépense à tort et à travers, je m'en lave les mains.

Et elle quitta majestueusement la chambre de Josèphe où avait lieu cet entretien.

– Je vais m'occuper de votre voyage, dit David à sa belle-sœur. Dès que vous serez moins faible, nous partirons. Peut-être sera-t-il bon de prendre avec vous une garde-malade car vous aurez besoin encore de beaucoup de soins.

– Oh ! ce serait une trop grande dépense ! dit Josèphe avec effroi.

– Ne faites pas la sottise, ma chère ! Vous pouvez vous payer cela, et bien d'autres choses. Je vous apprendrai à dépenser, raisonnablement,

comme le dit Denys... À quoi penses-tu, petit, avec ton air absorbé ?

Et David tirait amicalement l'oreille de son neveu.

– Oh ! mon oncle, je voudrais tant aller avec vous !

– Euh ! euh ! comment obtenir cela de la tante ?

– Mais si maman veut m'emmener ?

– Oh ! évidemment, si elle dit « je veux ». Mais le dira-t-elle ?

Et David regardait avec un peu d'ironie sa belle-sœur, assise dans un fauteuil près de la fenêtre ouverte.

Josèphe secoua la tête.

– Non, je n'aurais pas de force de discuter.

– Alors, je le lui demanderai, moi ! dit Denys. Je n'ai pas peur d'elle.

– Voilà une bonne chose, mon garçon. Continue, je te le conseille.

Ce même jour, David alla dîner chez Fanny

qui partait le lendemain. Il la trouva soucieuse. Le notaire lui avait confirmé le mauvais état des affaires de Jérôme. Il y avait déjà une hypothèque sur Corbac et sur une autre propriété que le défunt possédait aux environs de Bergerac. En outre, depuis deux ans, il avait vendu un certain nombre de valeurs. Il apparaissait donc, avant toute vérification, que sa veuve et ses enfants hériteraient d'une fortune très diminuée.

– C'est inouï, pareille impéritie ! dit d'un ton aigre-doux M^{me} de Crugnac, la mère de Fanny qui se trouvait présente. Il ne songeait donc pas à sa femme, à ses enfants ?

– Mais, maman, il a beaucoup dépensé pour moi ! protesta Fanny. Il voulait que je sois très élégante, que nous ayons un bel intérieur...

– Oui, oui, mais il ne s'est pas à demi ruiné avec tout cela seulement. Il a dû faire de mauvaises spéculations. Le notaire ne te l'a pas dit ?

– Non, mais il a, paraît-il, perdu beaucoup dans l'exploitation de ses propriétés. Il a été trompé, volé par un régisseur.

– Il n’y a que les incapables qui se laissent tromper ! déclara M^{me} de Crugnac.

Cette petite femme maigre, laide, autoritaire, tenait toujours en réserve quelque opinion péremptoire, énoncée du même ton désagréable. C’était elle qui avait pesé sur la volonté de Fanny pour la décider à ce mariage. David l’avait en secrète exécution et le lui cachait à grand-peine.

David, Josèphe et Denys – l’enfant avait réussi à persuader M^{lle} Victoire – partirent pour Capvern au début de juillet. Ils s’installèrent dans une bonne pension de famille dont les prix, cependant modérés, devaient suffoquer M^{lle} Malereyne. Celle-ci, pendant leur absence, fit faire un grand branle-bas de nettoyages qui mit sur les dents Nanon, Jude et la cuisinière. Celle-ci se plaignant d’être mal nourrie, rendit son tablier, ce qui n’était pas pour émouvoir la maîtresse du logis, car jamais une servante n’était demeurée chez elle plus de six mois. Quand les voyageurs revinrent de Capvern, ils trouvèrent donc un nouveau visage, une fillette de quinze ans, robuste et fraîche que M^{lle} Victoire dressait à la

cuisine d'après les meilleurs principes d'économie.

David partit pour l'Écosse presque aussitôt après son retour. Il écrivit à Fanny pour le lui annoncer. « Je compte ensuite passer une partie de l'hiver en Italie et revenir vers le milieu de février. Alors, j'aurai quelque chose à vous demander, chère Fanny. En attendant, je baise vos belles mains et me dis votre très dévoué serviteur et cousin ».

Le mois précédent, l'enquête sur la mort de Jérôme s'était terminée. M. Bréguet, le châtelain, se trouvait être le dernier à avoir vu le défunt, lorsqu'il était sorti dans le jardin après avoir pris un cigare. Il rapporta son court échange de paroles avec lui, en ajoutant que David Malereyne sortait du fumoir au moment où son cousin y entrait. David, interrogé, déclara ne l'avoir pas vu. Il s'était, disait-il, aussitôt dirigé vers les bosquets, alors que probablement Jérôme avait gagné directement la terrasse. Quelques autres personnes qui prenaient l'air dans les jardins répondirent aussi négativement à cette

question.

Au cours de l'enquête, on apprit que M. de Corbac, contre sa coutume, avait absorbé cette nuit-là plusieurs coupes de champagne. Il apparut donc que la cause de l'accident pouvait être un état de demi-ébrété ayant produit un étourdissement.

Ainsi fut close cette affaire qui avait suscité peu d'émotion dans la ville, le défunt n'étant sympathique à personne, mais avait donné lieu à quelques commentaires malveillants, chuchotés de-ci, de-là, et qui tombèrent d'eux-mêmes au bout de peu de temps.

VII

Vers la fin de février, David, après un court séjour à Rocamore, partit pour Bordeaux et Fanny le vit paraître un après-midi dans le salon du petit appartement loué par elle pour l'hiver.

Elle brodait, assise près de la cheminée où brûlait un clair feu de bois. Les jumelles dans leur berceau voilé de rose, dormaient paisiblement. Sur le tapis était étendu un beau chien de Terre-Neuve qui leva la tête et jeta un coup d'œil méfiant sur l'arrivant.

– Ah ! David ! dit la jeune femme.

Une note joyeuse vibrait dans sa voix. Elle lui tendait sa main, qu'il baisa longuement.

– Je suis arrivé ce matin, et me voici.

– Vous venez de Rocamore ? La chère tante va bien ?

– Un roc, chère amie ! Évidemment, elle peut

prôner son régime ascétique, car il paraît lui réussir fort bien. Par contre, j'ai trouvé Denys un peu pâlot. Il est entré en octobre dernier au collège Saint-Michel, comme demi-pensionnaire, vous le savez sans doute ?

– Oui, j'étais à Rocamore à cette époque. Il paraissait très content.

– Il l'est toujours, et il travaille fort bien. Mais le dessin, surtout, paraît lui plaire. Il veut, m'a-t-il dit, devenir peintre. S'il persiste plus tard dans son intention, quel conflit avec la tante Victoire ! Elle a les artistes en horreur et les tient tous pour des bohèmes. Mais le petit m'a l'air d'avoir un caractère fort décidé, sous son air de douceur.

– Le caractère des Malereyne, dit Fanny en souriant.

– Heureusement qu'il ne tient pas de sa mère !

– Comment va-t-elle, cette pauvre Josèphe ?

– Mieux. Mais il faudra encore une cure de Capvera cette année, a dit Brillon. Alors, elle tremble déjà à l'idée de nouvelles discussions avec la tante. Et je ne serai probablement pas là

pour la soutenir.

– Où serez-vous donc, David ? Comptez-vous repartir bientôt ?

Il y avait une inquiétude dans l'accent de la jeune femme, dans le regard qu'elle attachait sur David.

Il reprit sa main et la tint fortement entre les siennes.

– Fanny, ne pensez-vous pas que nous pourrions être heureux ? Ne pensez-vous pas que vous pouvez devenir ma femme ?

Elle rougit légèrement, baissa un instant les yeux sous le regard passionné de David.

– Je ne refuse pas, mon ami. J'ai le droit de vous écouter maintenant.

Il laissa aller sa main, rapprocha sa chaise du fauteuil de la jeune femme, et ils échangèrent leur baiser de fiançailles. Puis Fanny se dégagea légèrement des bras qui l'entouraient.

– Vous aimerez mes petites filles, n'est-ce pas ?

– Elles trouveront en moi une affection toute paternelle.

– Leur fortune est bien diminuée, mais...

David l’interrompit avec une sorte d’impatience.

– Ne parlons pas de fortune ! J’en ai suffisamment pour ne pas m’inquiéter de ces détails. Du reste, je compte m’occuper sérieusement de leurs intérêts et j’espère remettre à flot l’exploitation des propriétés.

– Mais que dira la tante Victoire de notre mariage, David ? Elle ne m’aime pas...

David eut un petit rire sardonique.

– Oh ! elle dira beaucoup de choses désagréables, selon sa coutume. Mais que nous importe ; n’est-ce pas Fanny chérie ? Elle ne viendra naturellement pas à notre mariage qui, si vous êtes de mon avis, pourrait être célébré ici...

Et sur un signe d’assentiment de Fanny, il ajouta :

– Nous n’aurons pas souvent l’occasion de la revoir, car nous habiterons Bordeaux et nous

voyagerons pendant l'été. Cela vous plairait-il ?

– Oh ! beaucoup ! Je n'aime guère Rocamore et serai charmée de n'y plus revenir.

– Comme moi... Oui, Rocamore...

Il n'acheva pas sa phrase. Une sombre pensée voila un instant son regard et un pli d'amertume se forma au coin de ses lèvres.

*

M^{lle} Malereyne était assise à son bureau quand David, huit jours plus tard, entra dans le salon en disant :

– Pardonnez-moi de vous déranger, ma tante, mais j'ai une communication à vous faire.

M^{lle} Victoire se détourna un peu en levant vers lui ses yeux glacés.

– Tu aurais pu choisir un moment où je ne serais pas occupée.

– Vous l'êtes toujours, ma tante.

– C’est vrai. Je n’ai jamais été de ces femmes qui restent oisives ou croient travailler quand elles s’amusent à de sots et inutiles petits travaux. Les broderies de Fanny, par exemple...

Elle leva les épaules en accompagnant ce geste d’une moue méprisante.

– C’est précisément de Fanny que je voulais vous parler, dit David.

– Ah ! Et à quel propos ?

Il soutint froidement le regard scrutateur. À l’avance, il s’était cuirassé contre tout ce que pourrait dire ou insinuer M^{lle} Malereyne.

– Je lui ai demandé de devenir ma femme et nous devons nous marier à la fin de mars.

– Oh ! Tout simplement !

L’accent de M^{lle} Victoire était d’une glaciale ironie.

– ... Ce n’est du reste pas une surprise pour moi. Je m’y attendais, naturellement... puisque Jérôme t’a laissé la place.

David se tenait debout en face de la vieille

demoiselle, la main droite posée sur la galerie de cuivre du bureau. Le jour terne de cette matinée brumeuse et froide éclairait mal son visage fermé, durci. Seul, un léger frémissement de la main indiquait quelque émotion.

– Oui, il a eu cette bonté, poursuivit sarcastiquement M^{lle} Victoire. Ou du moins... enfin...

Impassible, David écoutait. M^{lle} Victoire attendit un instant qu’il ripostât et, sans doute vexée de ce silence, dit aigrement :

– Et que feras-tu de cette jolie poupée, qui te ruinera à ton tour ?

– Fanny n’est pas une poupée et elle ne me ruinera pas.

– Nous verrons bien ! Fais cette folie, mon ami, je ne puis t’en empêcher. Je ne te dis pas que j’accueillerai ta femme avec empressement...

– Elle n’y compte pas, ni moi non plus.

– ... Mais ce qu’il faut, pour raison de famille, je le ferai comme je l’ai toujours fait jusqu’ici. Quant à toi, je souhaite que ta conscience te laisse

en paix...

Cette fois, le calme auquel se contraignait David parut céder. Tandis que ses doigts serraient à la briser la galerie de cuivre, il dit avec une soudaine colère :

– Ma conscience ? Qu'est-ce que ma conscience vient faire là ? À quel propos vous en occupez-vous, ma tante ? Et après tout, sait-on ce qu'il y a dans la vôtre ?

Il s'interrompit, saisi de surprise. Le teint de M^{lle} Victoire avait étrangement pâli, ses lèvres minces tremblaient et pendant quelques instants David ne rencontra plus son regard. Puis un peu de sang revint à son visage et de nouveau ses yeux si froids se posèrent sur David. Elle dit en martelant les mots :

– La conscience d'une Malereyne est toujours tranquille quand elle est assurée d'avoir fait son devoir à l'égard de sa famille.

Deuxième partie

I

Allys de Corbac entra dans la bibliothèque où son beau-père lisait, près du poêle de faïence qui répandait une tiédeur agréable en cette matinée de mars, si ensoleillée qu'elle fût.

– Voilà le courrier, papa.

Il posa son journal sur une table proche de lui et prit les imprimés et la lettre qu'elle lui tendait.

– Merci chère enfant.

– C'est une lettre de mon cousin Denys, papa.

– Ah ! oui, en effet !

David prenait la lettre et jetait un coup d'œil sur la suscription.

– ... Que me dit-il, ce cher garçon ?

Il prenait un coupe-papier et fendait l'enveloppe. Allys attendait, avec un visible intérêt dans le regard. Elle ressemblait à sa mère,

avec les mêmes cheveux d'un noir satiné, le même teint mat, des yeux bleus aussi, mais plus clairs. Elle était plus petite que Fanny, bien faite, très gracieuse dans tous ses mouvements, charmante par la douceur de sa physionomie.

– Tiens, il va venir passer quelque temps à Rocamore, avec sa mère !... Hum ! comment cela va-t-il s'arranger avec la tante ? Étant donné leurs habitudes de confort, je ne les vois pas dans cette maison soumis au régime de la chère tante !

– Peut-être que Denys en imposera un autre, puisqu'il est chez lui, après tout, dit Allys avec un sourire qui creusa une fossette dans sa joue.

– Imposer quelque chose à la tante Victoire ? Denys a une forte volonté, il l'a prouvé en suivant coûte que coûte sa vocation, mais de là à se mesurer, même dans cette maison qui lui appartient, avec l'autorité despotique de sa grand-tante, il y a de la marge ! Enfin, nous verrons bien ! Je serai en tout cas fort content de le revoir.

– Et moi de le connaître... Dites, papa, permettez-vous que j'aie passer l'après-midi à Combretelle ? M^{me} de Bruans nous l'a fait

demander. Mais Franceline est occupée à sa peinture et ne veut pas y aller.

– Va, va, mon enfant.

Il la regardait avec affection. Sa ressemblance avec Fanny faisait d'elle sa préférée. Fanny, que la mort lui avait enlevée deux ans auparavant. Sa perte avait été rude, car il n'avait cessé de l'aimer. Les deux enfants qu'elle lui avait donnés étaient morts ; il ne lui restait que ses belles-filles, qui le considéraient comme leur père et dont il s'occupait assidûment. C'était pour leurs intérêts qu'il se trouvait depuis un mois à Rocamore. Un régisseur choisi par lui avait jusqu'à ces dernières années géré honnêtement les propriétés des jumelles. Mais il était mort et David voulait pendant quelque temps juger par lui-même des capacités de son successeur.

– Alors, à tout à l'heure, papa. Je vous laisse lire votre lettre... Eh ! mais, j'y pense, Denys pourra donner des leçons à Franceline, puisqu'il a un si grand talent ?

– Sans doute ne s'y refusera-t-il pas, répondit David en souriant.

Il reprit la lettre de son neveu. Quel étonnant garçon que ce Denys ! À dix-huit ans il avait déclaré nettement son intention d'aller faire à Paris ses études de peinture. En vain M^{lle} Victoire avait-elle protesté, interdit, menacé. Cette fois, elle avait trouvé plus fort qu'elle en cet adolescent calme et volontaire, qui se retranchait derrière l'autorité de sa mère. Et Josèphe, galvanisée par cette force tenace – la force des Malereyne – avait tenu tête à la redoutable tante. Après avoir déclaré qu'elle ne reverrait plus son petit-neveu s'il persistait dans sa décision, M^{lle} Victoire avait dû réfléchir aux conséquences que pourrait présenter une rupture. Celle-ci d'abord : la maison appartenait à Denys et il avait le droit, à sa majorité, de prier sa grand-tante d'aller résider ailleurs. Cette autre encore : le mauvais effet produit par une brouille dans cette famille Malereyne, la première du pays. Peut-être fallait-il y ajouter une secrète affection – du moins ce qui pouvait en exister dans un cœur comme le sien – pour ce jeune Denys qui jamais n'avait tremblé devant elle. En tout cas, elle n'avait pas mis ses menaces à exécution et elle répondait aux

trois ou quatre lettres que son petit-neveu lui écrivait chaque année. Dans les courts et rares séjours qu'il faisait à Rocamore, elle ne lui parlait jamais de ses études et lui-même n'en disait mot, pas plus que du grand succès obtenu à une exposition de ses œuvres et qui le classait grand artiste.

David l'avait revu plusieurs fois, dans les voyages qu'il faisait à Paris avec Fanny. Tous deux étaient accueillis le mieux du monde par M^{me} Malereyne et son fils, dans leur intérieur confortable. Denys entourait sa mère d'attentions et elle, Josèphe, semblait une tout autre femme que la tremblante créature courbée sous le joug de M^{lle} Malereyne.

Aujourd'hui Denys écrivait :

« Cher oncle,

« Voici qu'à mon tour je vais séjourner quelque temps à Rocamore. Un éditeur m'a demandé d'illustrer un ouvrage sur le Périgord, une œuvre très belle du grand écrivain

périgourdin, Soriages, qui doit paraître cette année. Je compte donc établir mon quartier général dans notre petite ville et de là rayonner aux alentours pour reproduire quelques-uns de nos paysages, de nos vieux châteaux et de nos anciennes petites villes. En même temps, j'ai l'intention de peindre quelques toiles. Vous me verrez donc bientôt, cher oncle, probablement vers le milieu d'avril.

« J'écrirai demain à ma tante pour l'en informer. Comme ma mère m'accompagne et qu'elle est habituée à une vie confortable, il faudra apporter quelques changements dans l'organisation de la maison. J'espère qu'elle le comprendra. »

David interrompit sa lecture et se mit à rire narquoisement.

– Si elle le comprendra ! Eh ! il faudra bien ! Mais elle est capable de tomber malade à la vue des dépenses qui se feront sous ses yeux.

Il termina la lecture de la lettre, la replia et se

leva. Un chant clair, léger, parvenait maintenant jusqu'à lui. Dans le salon voisin, Allys chantait une ariette. David ouvrit la porte de communication et entra dans la grande pièce demeurée telle qu'autrefois quand Fanny l'habitait.

Allys se tenait debout près d'une des portes-fenêtres donnant sur le jardin. Là aussi était assise une autre jeune fille, devant une toile posée sur un chevalet. À l'entrée de David, toutes deux tournèrent la tête et Allys dit gaiement :

– Ah ! vous voilà, papa !

– Oui, je vais faire un tour avant le déjeuner. Ce soleil me réchauffera. Je deviens frileux, décidément.

– J'irai avec vous, si vous le voulez ? J'ai envie de marcher.

– Soit. Mais habille-toi vivement pour que nous ne retardions pas le déjeuner.

– Cinq minutes, cher père !

Allys sortit et David s'approcha de la jeune artiste. Elle reproduisait sur la toile un chat

siamois étendu sur une table, près d'un long vase de cristal d'où s'élançaient des roses de Nice et des œillets.

– Pas mal, cela, Franceline. Pas mal du tout ! Tu as fait beaucoup de progrès depuis l'année dernière. Denys trouvera en toi une excellente élève, s'il veut bien te conseiller. Car je pense qu'Allys t'a déjà mise au courant de sa prochaine venue ?

Elle leva vers lui son visage dont les traits rappelaient ceux de son père, mais sans la massivité qui existait chez lui. Et elle avait aussi les cheveux bruns crêpelés de Jérôme, ses yeux si noirs ; mais dans les siens brûlait un feu intérieur que l'on n'aurait pu découvrir en ceux de M. de Corbac.

– Oui, elle me l'a dit. Nous en sommes très contentes.

Sa voix avait un timbre profond, singulièrement agréable. Ses lèvres, pleines et d'une belle teinte de pourpre, découvraient de jolies dents brillantes.

« Vraiment pas mal, cette petite ! songea David. Moins jolie que sa sœur, moins fine... mais elle a quelque chose à part. »

– Il paraît que tu ne veux pas aller chez M^{me} de Bruans, Franceline ?

– Non, papa, je voudrais finir ce petit tableau aujourd’hui où la lumière est bonne. Et puis, cela ne m’amuse guère de papoter avec Marcelle en travaillant à une broderie ou à quelque ouvrage de crochet.

Une nuance de dédain accompagnait ces paroles. Oui, elle était intelligente, plus que sa sœur, David le reconnaissait, et en cela elle ne tenait pas de Jérôme. Mais elle était une Malereyne par son caractère décidé, volontaire, par sa ténacité. À certains moments aussi, David croyait percevoir chez elle quelque chose de la nature de son père, secrète, dissimulée. Et dans ces moments-là, il éprouvait un malaise, comme une répulsion qui l’éloignait d’elle davantage. Car jamais – sans que Fanny l’eût soupçonné – il n’avait aimé cette enfant et il avait dû même s’imposer un effort pour ne pas la détester.

II

M^{lle} Victoire agita violemment la sonnette qui pendait près de la fenêtre du salon à proximité de son bureau. Nanon apparut presque aussitôt, plus grise encore qu'autrefois, car ses cheveux avaient pris la même teinte cendrée que la vieille robe dans laquelle flottait son corps chétif.

– Va dire à M^{me} Doret de venir me parler.

Nanon disparut silencieusement. M^{lle} Victoire se renfonça dans son grand fauteuil au dossier raide, en appuyant aux accoudoirs ses mains aux veines saillantes. Elle avait maigri en ces dernières années, son teint jaunissait, se flétrissait. Mais la physionomie ne changeait pas, le regard conservait sa froideur glacée. En ce moment, on pouvait y discerner en outre les indices d'une colère concentrée.

Elle considérait un feuillet étalé sur le bureau, couvert d'une fine écriture masculine. Une lettre

de Denys. Inutile de la relire. Les mots en étaient gravés dans le cerveau de M^{lle} Victoire.

« Ma chère tante,

« Je compte passer quelques mois à Rocamore et j’y arriverai avec ma mère dans trois semaines environ. Comme je sais que vous n’avez plus de cuisinière, je vous serais reconnaissant de nous en retenir une, qui soit capable. Ma mère amènera sa femme de chambre. Sur place, nous verrons à faire les aménagements nécessaires. Ainsi, vous n’aurez pas à vous préoccuper de ce qui concerne notre installation.

« Voilà cinq ans que je ne suis venu à Rocamore et je serai satisfait de constater que vous êtes toujours bien portante, ainsi que vous me le déclarez dans vos lettres. La santé de ma mère est bonne, surtout depuis le séjour à Cannes que nous venons d’y faire cet hiver.

« Ainsi donc, à bientôt, ma chère tante. Je vous ferai connaître dans peu de temps la date exacte de mon arrivée. »

Oui, tout cela, elle l'avait lu, et la colère grondait en elle, contenue par son habituelle maîtrise sur elle-même. Une cuisinière ! Une femme de chambre ! Et toute la dépense que cela supposait ! Et cette Josèphe qui était maintenant une mijaurée, habituée au luxe ! Que feraient-ils dans cet austère logis ? Toute son existence, à elle, Victoire Malereyne, n'allait-elle pas s'en trouver bouleversée ?

Ah ! ce Denys ! Cet enfant qu'elle eût voulu former à son image et qui, moralement, lui avait toujours échappé ! Bien plus, elle avait senti en lui une force secrète qui la dominait. Oui, sa force, à elle, cédait devant celle-là ! Elle avait beau se refuser à le reconnaître, il fallait bien, parfois, que cette vérité s'imposât à son esprit orgueilleux.

Elle était si absorbée dans ses pensées qu'elle sursauta en entendant ouvrir la porte. Nanon annonça :

– Voilà M^{me} Doret, ma cousine.

M^{me} Doret, veuve d'un des plus notables habitants de Rocamore, habitait en face de la maison Malereyne. Elle avait l'âge de M^{lle} Victoire, autrefois sa compagne d'études. Ce fait avait créé entre elles une certaine intimité. Mais M^{lle} Victoire gardait ses distances parce qu'elle était une Malereyne, et qu'elle se jugeait en outre supérieure à son amie par le caractère et l'intelligence. Il faut ajouter aussi qu'elle se méfiait d'une langue que beaucoup à Rocamore qualifiaient de vipérine.

– Me voici, chère Victoire, dit l'arrivante de sa voix douceuse.

Elle était petite, replète, avec un visage coloré, des cheveux d'un blanc jaunâtre sur lesquels était posé le bonnet de dentelle noire garni d'un nœud violet qu'elle avait gardé, venant en voisine. Prenant place en face de M^{lle} Malereyne, elle répéta : « Me voici » tout en jetant un coup d'œil en dessous vers la lettre restée sur le bureau.

– Vous m'avez dit l'autre jour, Armandine, que l'ancienne cuisinière de votre nièce voulait se replacer ?

– Eulalie ? Oui, maintenant qu’elle s’est reposée, elle voudrait travailler de nouveau. Vous connaissez quelque chose pour elle ?

M^{lle} Victoire parut faire un effort avant de répondre du bout des lèvres :

– Denys va venir passer quelques mois ici avec sa mère et il leur faut une cuisinière.

– Ah ! Denys ! Ah ! ce cher enfant ! Quelle joie pour vous, ma bonne amie !

M^{me} Doret joignait ses mains encore potelées. Ses petits yeux noirs prenaient une expression attendrie. M^{lle} Victoire dit sèchement :

– Je serai en effet contente de le revoir. Vous vous occuperez donc pour cette personne, Amandine ?

– Mais tout de suite ! J’irai cet après-midi demander son adresse à ma nièce et je lui ferai dire de venir vous parler. C’est une honnête femme, très bonne cuisinière. Mon neveu était difficile sous ce rapport.

– Et il ne regardait pas à la dépense. Aussi doit-elle avoir des habitudes déplorables.

M^{lle} Victoire parut faire effort sur elle-même avant d'ajouter avec un petit ricanement :

– Mais je m'en lave les mains. Si Denys veut gaspiller ainsi son argent, qu'il s'arrange !

– Évidemment ! Évidemment ! Il n'a pas vos principes d'économie, chère amie ?

– Hélas ! Non ! C'est ainsi que les meilleures fortunes s'effritent et disparaissent.

– Oui, comme autrefois celle de ce pauvre Jérôme. Heureusement que David a pu la relever. Ses petites belles-filles auront sans doute une assez jolie dot. Elles sont gentilles, avec cela. Allys surtout, qui ressemble à sa mère.

– Je les connais peu. David me les a amenées une fois. Elles seront comme leur mère, frivoles et dépensières.

M^{me} Doret s'empressa d'abonder dans ce sens :

– C'est hélas ! fort à craindre ! En outre, elles fréquentent cette petite Marcelle de Bruans qui est une vraie linotte, tout occupée d'amusements.

– Et ce n'est pas David qui mettra ordre à cela,

ajouta M^{lle} Victoire avec dédain.

Quand sa visiteuse fut partie, elle saisit la lettre de Denys, la déchira et en jeta les morceaux dans une corbeille. Puis elle prit son livre de comptes et s'absorba dans cette occupation qui lui faisait oublier tout, dans la satisfaction de constater l'accroissement de cette fortune, pour elle l'unique bien de ce monde.

Denys et sa mère arrivèrent par un beau soir d'avril, à peine rafraîchi vers cette heure tardive. M^{lle} Victoire et lui s'embrassèrent sans chaleur. Sur la joue de Josèphe, la vieille demoiselle mit un sec baiser. D'un coup d'œil, elle examinait l'élégant costume de voyage, le visage où paraissaient quelques rides, mais qui n'avait plus la maigreur, le teint altéré d'autrefois.

– Vous avez bonne mine, ma chère. Pourquoi donc vous a-t-il fallu cet hiver dans le Midi ?

– Ma mère a eu il y a deux ans une bronchite qui a laissé des traces, dit Denys de sa voix calme aux inflexions harmonieuses. Il est nécessaire

qu'elle prenne des précautions. En outre, le climat de Paris ne lui convient guère.

M^{lle} Victoire regardait maintenant son petit-neveu, et l'amertume cédait en ce moment à une satisfaction orgueilleuse. Depuis cinq ans qu'elle ne l'avait vu, il avait pris un aspect viril qui ne nuisait en rien au charme de sa physionomie, restée fine, avec ce bas du visage plus ferme que l'on retrouvait chez presque tous les Malereyne. Son regard avait toujours la douceur un peu rêveuse d'autrefois ; mais M^{lle} Victoire savait par expérience quelle indomptable décision pouvait s'y révéler. Pas très grand, mais mince et d'allure distinguée, il portait avec élégance un vêtement du bon faiseur.

– J'ai fait préparer vos chambres ; vous vous arrangerez comme vous vous voudrez, dit M^{lle} Victoire d'un ton assez rogue. Quant à la cuisinière, vous lui donnerez vous-même vos ordres, ajouta-t-elle en s'adressant à Josèphe. Elle a fait ce qu'elle a voulu pour ce soir ; moi, je ne connais pas vos nouveaux goûts.

Elle appuya sur « nouveaux » avec un accent

sarcastique.

– Ce sera très bien ainsi, dit tranquillement Denys. À tout à l’heure, ma tante. Nous allons redescendre dans dix minutes pour ne pas retarder le dîner.

Si David avait assisté à ce repas, il se serait bien diverti. La cuisinière, jugeant sans doute que le voyage creuserait l’estomac de ses nouveaux maîtres, avait préparé un dîner composé de mets simples mais très substantiels, auquel Denys surtout fit largement honneur. M^{lle} Victoire jetait des coups d’œil horrifiés vers les plats apportés par Jude. D’un geste méprisant, elle les repoussait quand le domestique les lui présentait. Nanon ne remarqua pas le regard foudroyant qui lui était adressé chaque fois qu’elle se servait et qu’elle mangeait avec l’empressement d’un être affamé. Toutefois, la pauvre fille ne perdit rien pour attendre. Dès le lendemain matin, M^{lle} Victoire lui adressait une mercuriale bien sentie, l’accusant d’« ignoble gourmandise » et terminant par ces mots :

– Tu ferais croire, vraiment, que je te laisse

mourir de faim !

Aussi, au déjeuner, après l'entrée qui était un excellent soufflé, Nanon refusa-t-elle le rosbif que lui présentait Jude. Mais Denys dit aussitôt :

– Pourquoi ne prenez-vous pas de rôti, Nanon ? Ne l'aimez-vous pas ?

– Si, Denys.

– N'avez-vous pas faim ?

Elle hésita avant de répondre :

– Non, Denys.

– Alors, il faut vous forcer. Vous avez très mauvaise mine, vous êtes plus amaigrie encore qu'autrefois. Mettez un morceau de rôti dans l'assiette de M^{lle} Nanon, Jude.

– Elle se fera mal si elle se charge l'estomac, dit la voix acerbe de M^{lle} Victoire.

– Que non ! Son estomac s'est resserré, mais il reprendra vite l'habitude de fonctionner, répliqua l'implacable Denys. Mangez, Nanon, cela ne pourra vous faire que du bien.

Nanon glissa un coup d'œil craintif vers M^{lle}

Victoire. Celle-ci ne parut pas le voir et, les lèvres pincées, garda un silence qui parut sans doute à Nanon gros de menaces, car elle repoussa son assiette en murmurant :

– Non merci... je n'ai plus faim.

– La pauvre créature est terrorisée par ma tante, dit Denys à son oncle quand celui-ci vint dans l'après-midi voir les arrivants. Je voudrais que sa vie fût moins dure, mais ce sera difficile. Elle est trop accoutumée au collier d'esclavage.

– Oui, oui... Mais c'est une bizarre nature. Je ne la crois pas d'esprit aussi déficient que le suppose ma tante. Parfois, j'ai surpris dans son regard certaines expressions qui m'ont donné à penser.

– Je ne l'ai jamais remarqué, dit Josèphe.

David sourit en songeant avec un peu d'ironie : « Je sais que vous ne remarquez jamais grand-chose, ma pauvre Josèphe. »

Ils étaient tous trois assis dans la salle à manger, près de la porte vitrée ouverte sur le jardin ensoleillé. Denys avait expliqué à son

oncle qu'il allait faire arranger en salon la pièce voisine, non utilisée, M^{lle} Victoire ayant adopté le salon donnant sur la rue, d'où elle pouvait surveiller le va-et-vient, d'ailleurs assez restreint en cette paisible voie.

– ... Ma mère sera ici au midi et elle occupera également la chambre au-dessus, celle qu'elle habitait autrefois se trouvant au nord. Car il lui faut de l'air, du soleil.

Un regard affectueux complétait ces paroles, qui témoignaient d'une grande sollicitude filiale.

– La chambre au-dessus ? La chambre verte ! s'exclama David. Mais c'est la principale chambre d'amis, celle qu'on ne donnait qu'à certaines personnalités. La tante en perdra le souffle !

– Et quelles sont les personnalités qu'elle reçoit ? dit paisiblement Denys. Quels sont ses amis ? Avant tout, je veux que ma mère soit confortablement installée. Car, oncle David, nous avons l'intention de séjourner assez longuement ici, d'après le conseil de notre médecin qui trouve peu favorable à ma mère le climat de Paris.

– Ah ! en ce cas, oui, il convient de vous bien installer. J’espère que vous n’aurez pas trop d’ennuis avec la tante Victoire. D’après ce que tu m’as raconté, je vois que tu as déjà commencé à dompter notre dragon familial.

– Oh ! tout à fait ! dit Josèphe avec un regard de tendresse admirative vers son fils. Je tremble toujours un peu quand je le vois lui tenir tête !

– Oui, vous tremblez... Et c’est bien pour cela qu’elle vous tyrannisait, ma pauvre maman, dit affectueusement Denys. Et vous, oncle David, dans quels termes êtes-vous avec elle ?

David fit une grimace significative.

– Je la vois le moins possible. Nous avons chaque fois quelque petit accrochage, comme autrefois. Je lui ai amené mes belles-filles peu de temps après notre arrivée. L’accueil a été si réfrigérant qu’elles n’ont aucune envie de renouveler cette visite. Mais elles viendront vous voir, Josèphe, si vous le voulez bien ?

– Certes ! Et le plus tôt possible. Je serai charmée de connaître les filles de la chère Fanny.

– Pourquoi pas tout de suite ? dit Denys. Nous prendrions le thé, pour mieux faire connaissance.

– Au fait, oui. Je vais les chercher.

Et David s'éloigna pour revenir peu après en compagnie des jumelles. Ce fut un agréable après-midi. Rosa, la femme de chambre alsacienne, servit le thé accompagné de pâtisseries. Denys parla peinture avec son oncle et Franceline. Josèphe causait surtout avec Allys, dont la physionomie, les gestes, le sourire lui rappelaient Fanny.

– C'est la plus charmante des deux, déclara-t-elle à son fils quand les visiteurs se furent éloignés, avec promesse d'un prochain revoir.

– La plus charmante, oui, dit pensivement Denys.

Il se tenait debout devant la porte-fenêtre, le regard fixé dans la profondeur du jardin où les arbres se couvraient des légères feuilles printanières. Le chat de M^{lle} Victoire traversait une allée à pas feutrés. Dans le vieux sycomore proche de la maison, un merle sifflait

éperdument.

Denys ajouta, du même ton pensif :

– Mais sa sœur a quelque chose de particulier... je ne saurais dire quoi. Et je ne pourrais dire non plus si elle me plaît ou me déplaît.

III

Dans les semaines qui suivirent, les faits et gestes de Denys Malereyne occupèrent beaucoup l'esprit des Rocamorois. Car outre la curiosité habituelle dans les petites villes tout ce qui tenait à cette vieille famille excitait un intérêt particulier.

Or, la maison Malereyne se transformait. M^{lle} Victoire n'avait toujours fait exécuter que le strict nécessaire en fait de réparations, et l'avarice augmentant chez elle avec l'âge, elle avait même supprimé, en ces dernières années, l'entretien indispensable. On vit donc les peintres travailler à l'extérieur comme à l'intérieur, on apprit que Denys faisait aménager plusieurs pièces selon ses goûts, on vit arriver une voiture légère et deux chevaux, dont un de selle, qui allèrent rejoindre dans les remises et écuries de l'antique logis la vieille calèche et les non moins vieux chevaux

dont se servait M^{lle} Victoire pour aller visiter ses propriétés campagnardes.

– Une révolution ! disait M^{me} Doret en levant ses mains vers le ciel. Qu'est-ce que Victoire va devenir dans tout ce remue-ménage, elle qui tient tant à ses habitudes ?... Et le jardin ! Croiriez-vous, le jardin aussi va être transformé !

Oui, Denys faisait abattre une partie des arbres qui donnaient une ombre néfaste aux plantations, et le meilleur jardinier de Rocamore préparait des plates-bandes, des corbeilles qui se garniraient bientôt de fleurs. À l'automne, on planterait des rosiers qui orneraient aussi pour l'année suivante la pergola que Denys comptait faire installer.

M^{lle} Victoire semblait ignorer ces transformations. En dehors des repas, elle demeurait seule dans son salon toujours sombre, en dépit de ses trois fenêtres, car la rue était étroite et la maison de M^{me} Doret, en face, lui enlevait beaucoup de jour. Elle avait dû livrer les trésors contenus dans les grandes armoires de chêne et les placards profonds, qui faisaient partie de l'héritage de Denys. Celui-ci avait trouvé là de

vieilles faïences de Moustiers, de Rouen, de Nevers qui ornaient maintenant la salle à manger dont la tenture fanée avait été remplacée, le pavage de marbre noir et blanc réparé. De vieux brocarts magnifiques trouvaient leur utilisation dans le salon. Du beau linge de fine toile, dont les armoires étaient pleines, remplaçait les nappes, les serviettes, les draps que reprisait Nanon depuis des années. Denys voulait aussi que l'on se servît des belles porcelaines, de l'argenterie accumulées par ses ancêtres. Avec son tempérament d'artiste, il aimait voir de la beauté autour de lui. Et puis, sans doute, prenait-il une secrète revanche de la vie rétrécie, des privations de son enfance, de son adolescence, de l'existence mesquine et difficile dont avait souffert sa mère.

M^{me} Malereyne entretenait maintenant des relations avec les bonnes familles de la ville, ce qu'elle ne pouvait faire autrefois à son gré quand il lui fallait subir une despotique volonté. Elle avait son jour de réception et ses toilettes de chez le bon faiseur parisien excitaient fort l'intérêt de ces dames. Charitable et généreuse, elle donnait

largement pour les pauvres et pour les œuvres paroissiales. La considération dont on entourait tout ce qui était Malereyne se portait maintenant sur elle et surtout sur son fils, aux dépens de M^{lle} Victoire dont on blâmait secrètement la sordide avarice et cette sorte de morgue, cette orgueilleuse réserve qui avaient toujours éloigné les sympathies.

Denys retrouvait aussi quelques anciens camarades de collège. Il se liait avec le fils aîné du marquis de Bruans, Charles, un peu plus jeune que lui. Dans sa légère voiture, ou bien à cheval, il parcourait les environs en quête d'un site, d'un monument à dessiner pour l'ouvrage dont l'illustration lui était confiée. Souvent David l'accompagnait. Les rapports entre les deux logis étaient journaliers. Josèphe avait pris en affection les jumelles et celles-ci venaient chaque jour chez elle, où souvent elles rencontraient Denys. Celui-ci se montrait aimable pour toutes deux, avec cette réserve qui était innée en lui. Il donnait à Franceline des conseils pour sa peinture, mêlait sa voix de baryton à la voix légère d'Allys dans des duos que M^{me} Malereyne écoutait avec

ravissement. Tous trois se retrouvaient aussi ensemble à Combretelle, où Marcelle, une blondinette rieuse, et ses deux frères organisaient des distractions de tout genre : parties de croquet, pique-niques, excursions en voiture, représentations de charades et de saynètes. M^{me} Malereyne accompagnait son fils et ses jeunes cousines que lui confiait David. On ne voyait que rarement celui-ci à Combretelle. Il trouvait toujours quelque excuse pour éluder les invitations des châtelains.

– Avez-vous donc quelque chose contre eux, mon oncle ? lui demanda Denys, un jour qu’il refusait de se rendre à un dîner suivi d’une soirée dansante.

– Mais rien du tout, mon ami. Ces réunions mondaines m’ennuient, simplement, et puisque je ne suis pas nécessaire pour y conduire mes filles, je m’en abstiens, simplement.

– Oh ! cher papa, vous paraissiez pourtant content de nous y accompagner à Bordeaux, dit Allys.

– Oui, mais je vieilliss, mon enfant, et les goûts

changent.

Denys regarda son oncle avec surprise. Il se souvenait que celui-ci, à sa première visite chez sa belle-sœur, avait dit en riant : « J'aime toujours le monde et je ne boude pas pour y conduire ces jeunes personnes. »

Un matin, quelques jours plus tard, Denys reçut une lettre d'un de ses amis parisiens, jeune savant qui s'occupait de paléontologie. Il en fit part à sa mère, au cours du déjeuner.

– ... Vallès a entendu parler de la découverte d'un habitat préhistorique dans notre voisinage, à Brèges. Il compte venir le visiter dans quelques semaines. Je l'inviterai à descendre chez nous, qu'en dites-vous, maman ?

– Mais certainement. C'est un aimable garçon, ce Vallès.

– Vous n'y voyez pas d'inconvénient, ma tante ? demanda poliment Denys.

– Aucun. D'ailleurs je n'ai pas voix au chapitre. Ce sont tes affaires, répondit sèchement M^{lle} Victoire.

Denys poursuivit, s'adressant à sa mère :

– Je ne vous ai pas dit, maman, que parmi des papiers de mon père, j'ai trouvé une petite note assez curieuse ? D'après ces quelques lignes, il croyait qu'il existait dans la falaise, sous notre maison, de profondes grottes qu'il se proposait de rechercher.

Se tournant vers M^{lle} Victoire, Denys ajouta :

– L'a-t-il jamais fait, ma tante ?

M^{lle} Victoire prit un temps avant de répondre :

– Il l'a fait, mais n'a rien trouvé du tout. C'était une simple imagination de sa part.

– Cependant, il devait avoir quelque indice... Dans cette note il dit : « Trouvé piste sûre. Voir souterrains. »

La fourchette que tenait M^{lle} Malereyne glissa des doigts soudain raidis et tomba à terre.

– Il faudra que je les visite, ces souterrains. Vous les connaissez, ma tante ?

– Oui. Mais il n'y a rien à y voir.

La voix semblait sortir avec peine d'une gorge

contractée.

– ... Du reste ils sont dangereux. Il y a eu des éboulements.

– Oh ! alors, tu n'iras pas, Denys ! s'écria Josèphe.

Denys sourit à sa mère.

– Mais maman, je suis assez grand pour me rendre compte s'il y a danger.

M^{lle} Victoire prit d'une main un peu tremblante la fourchette que Jude lui présentait sur une assiette.

– ... D'ailleurs, le plus simple sera de faire cette exploration avec Vallès.

Comme Denys, à ce moment, regardait machinalement Nanon assise près de sa mère, il fut frappé de la singulière transformation de sa physionomie. Le terne visage semblait tout à coup s'animer, une lueur étrange éclairait les yeux pâles un instant dégagés complètement de l'ombre des paupières, et qui s'attachaient sur M^{lle} Victoire, l'espace de quelques secondes. Oui, un éclair. Mais Denys, stupéfait, avait cru saisir

dans ce regard une sorte de joie sauvage. Il pensa : « Qu'a-t-elle donc ? En quoi ce que nous disons-là peut-il l'intéresser ? » Mais elle redevenait aussitôt la morne, l'indifférente créature qu'il avait toujours connue, et l'impression désagréable ressentie fut mise par lui sur le compte d'une imagination.

IV

Maintenant, c'était l'été, et avec lui la chaleur qui régnait sur le pays périgourdin. La petite société dont faisaient partie les Bruans, Denys et ses cousines n'en continuait pas moins ses excursions fréquentes aux alentours et, le soir, organisait des sauteries, des séances théâtrales. Mais Denys se réservait du temps pour son travail de peintre et pour les lectures sérieuses qu'il aimait. Il donnait aussi quelques leçons à Franceline, dont les progrès étaient réels.

– Elle est bien douée, disait-il à David, et elle a de la persévérance. C'est une nature, cette Franceline. Mais il recherchait plus volontiers la société d'Allys. Celle-ci semblait toute joyeuse quand il paraissait. Elle l'écoutait avec une expression de tendre admiration dans ses beaux yeux semblables à ceux de sa mère.

– Ma petite Allys est amoureuse de votre

Denys, Josèphe, dit un jour David à sa belle-sœur.

– Vous croyez ? Elle vous l’a dit ?

– Mais non. Elle ne s’en rend probablement pas compte elle-même.

– Oh ! Je serais si heureuse que Denys... J’ai l’impression qu’elle lui a beaucoup plu dès le premier moment.

– Moi aussi. Comme vous, je serais charmé de ce mariage. Vous pourriez en dire un mot à Denys si l’occasion s’en présentait.

– Peut-être vaudrait-il mieux ne pas avoir l’air de l’influencer ?

– Vous avez raison. Laissons-le traiter lui-même ses affaires de cœur. Mais vous pourriez lui dire que Jacques de Bruans m’a fait des ouvertures pour son fils Charles. Je n’en ai pas encore parlé à Allys, mais je me doute bien quelle serait sa réponse. Il pourra se rabattre sur Franceline. Elle n’a pas le charme de sa sœur, mais dans son genre elle est fort bien, avec ce type particulier des Corbac. Comme capacités

ménagères, elle l'emporte sur Allys et il en est de même au point de vue intellectuel. Charles, le futur marquis de Bruans, aurait là une femme parfaite.

– Oui, dit pensivement Josèphe. Mais je ne sais pourquoi, je n'aurais pas aimé l'avoir pour belle-fille. Il y a des moments où elle ressemble trop à son père, qui m'était si antipathique. À vous aussi, David ?

David parut un instant attentif aux ébats du petit chien de Josèphe qui se roulait sur le tapis. Ses doigts tapotaient nerveusement l'accoudoir de son fauteuil.

– Il était antipathique à tout le monde, vous le savez bien, ma chère amie. Heureusement que Franceline n'a pas son caractère. Mais elle ne possède pas, évidemment, la douceur de sa sœur. Petite fille, elle avait même d'assez violentes colères, qu'elle a domptées depuis lors, car elle est douée de beaucoup de volonté. Mais, comme vous, je préfère que Denys se soit épris d'Allys.

Dans l'après-midi du lendemain, Franceline installa son chevalet dans le jardin. À quelque

distance, Allys était assise sous le portique fleuri de roses. C'était le portrait de sa sœur que commençait Franceline, sous la direction de Denys. Penché vers elle, le jeune homme lui donnait des indications. Mais son regard s'en allait à tout instant vers Allys, souriante, vêtue d'une robe blanche à mille raies couleur cerise dont le col de soie, de cette même vive nuance, faisait ressortir la teinte d'ambre clair de son teint et le sombre satin des cheveux.

La femme de chambre apparut au seuil d'une porte vitrée. S'adressant à Franceline, elle demanda :

– Mademoiselle pourrait-elle venir un moment ? Monsieur n'est pas rentré et il y a là un fermier de Corbac qui voudrait parler à lui ou à Mademoiselle, car il ne peut pas attendre.

Franceline eut un geste d'impatience.

– Eh bien, qu'il revienne un autre jour !

– Il dit qu'il ne peut pas, que sa femme est malade...

– Allez-y, ma chère, dit Denys. Cela vous

reposera un peu, car vous vous appliquez tant que vous avez trop chaud.

– Et tu nous feras apporter des rafraîchissements, ajouta Allys. Je meurs de soif !

Franceline se leva et s'éloigna. Denys alla vers le portique et s'assit sur le banc, près d'Allys. Sa main s'étendit, prit celle de la jeune fille.

– J'espère que Franceline fera un petit chef-d'œuvre, car elle ne pourrait avoir plus parfait modèle.

Allys baissa vers lui ses yeux tendres et doux.

– J'aurais voulu que ce fût vous, Denys, qui fissiez mon portrait.

– Oh ! je le ferai, ne craignez rien ! Je le ferai bien souvent, Allys, si vous voulez devenir ma femme.

La joie fit étinceler le regard de la jeune fille. Elle murmura, la gorge un peu serrée :

– Oh ! Denys !

– Je vous aime, Allys, dit-il gravement.

– Moi aussi, je vous aime, répondit-elle avec

simplicité.

Il baisait les doigts qu'il serrait entre les siens.

– Ma mère demandera demain votre main à mon oncle. Ils seront bien heureux tous deux, j'en suis sûr.

Ils restèrent silencieux, les doigts enlacés. Ce fut ainsi que les vit Franceline quand elle parut peu après dans l'allée. Elle s'arrêta, l'espace de quelques secondes. Elle semblait figée, avec un visage rigide. Puis elle s'avança jusqu'au chevalet, s'assit, reprit le pinceau abandonné. Derrière elle paraissait la femme de chambre portant un plateau. Les mains d'Allys et de Denys s'étaient quittées. Un peu de rougeur demeurait aux joues d'Allys. L'émotion faisait légèrement frémir sa voix tandis qu'elle disait :

– Rapprochez cette table, Léonie, et posez votre plateau dessus.

Puis elle se leva, commença de verser la fraîche limonade dans les verres. Denys alla vers Franceline, se posa derrière elle pour jeter un coup d'œil sur son travail.

– Mais que faites-vous là ? Qu’est-ce que cette tache jaune ?

– Ah oui ! je me trompe... Je ne suis plus en train. Il fait si chaud !

Tout en parlant, Franceline posait son pinceau. Elle rangea son matériel, aidée par Denys qui l’emporta à l’intérieur. Puis elle alla s’asseoir sur un fauteuil près du banc. Allys lui tendit un verre plein.

– Cela va te rafraîchir. Oui, tu as la mine fatiguée. Tu es toute pâle.

Franceline but rapidement, rendit le verre à sa sœur qui le reporta sur la table et revint ensuite à elle. S’asseyant sur le banc, Allys se pencha vers sa jumelle et lui entoura le cou de son bras.

– Oh ! ma chérie, je suis si heureuse ! Denys m’a demandé de devenir sa femme. Denys que j’aime tant !

Franceline semblait de nouveau raidie. Le beau rouge humide de ses lèvres pâlisait... Il y avait une fêlure dans la voix qui disait :

– Ah ! il t’a demandé...

Toute à son bonheur, Allys ne voyait rien. Sa tête appuyée contre l'épaule de sa sœur, elle répéta :

– Je suis si heureuse, Line !

Franceline se taisait. Les ongles de sa main droite égratignaient l'étoffe blanche à mille raies rouges dont elle était vêtue, comme Allys.

Dans l'allée, parurent David et Denys. Allys se redressa, leur sourit. Les yeux de Franceline, un peu égarés, se posèrent un instant sur Denys qui souriait aussi, puis se détournèrent.

– Je viens de rencontrer ce brave Triboulin qui m'a conté son affaire, dit David. Je regrette qu'il t'ait dérangée, Franceline.

– Cela ne fait rien, papa. Je ne suis pas en humeur de travail aujourd'hui.

– Vous aviez cependant bien commencé, fit observer Denys. Ce tableau s'annonce comme quelque chose d'excellent.

Sans paraître l'entendre, Franceline se levait et présentait à son beau-père le fauteuil qu'elle occupait.

– Non, ne te dérange pas, ma petite fille. Il y en a un là-bas.

– Si, prenez, papa. Moi, je vais me reposer un peu dans ma chambre. Cette chaleur me donne un grand mal de tête.

– C’est donc pour cela que tu as cette mine ? La chaleur ne te fatigue cependant pas, à l’ordinaire. Du repos derrière tes volets fermés te remettra vite. Va, mon enfant, va.

Il donna une caresse aux cheveux bruns crépelés avant de prendre place sur le fauteuil.

– Bonsoir Denys, dit Franceline.

Sa voix était ferme, mais elle était déjà à demi détournée tandis qu’elle tendait la main à son cousin.

– Bonsoir Franceline. Reposez-vous bien... Mais votre main est glacée !

Elle la retira avec une sorte de brusquerie des doigts qui la tenaient.

– Elle est fraîche et la vôtre est brûlante, voilà tout.

Son pas était tranquille, sans hâte, tandis qu'elle s'éloignait dans l'allée. Sans hâte aussi, elle monta l'escalier, entra dans la grande chambre qu'elle partageait avec Allys. Négligeant d'enlever sa fraîche robe blanche et rouge – elle toujours si soigneuse – elle s'étendit sur un des lits jumeaux. Ses mains se croisèrent, se crispèrent. Dans la pénombre ménagée par les persiennes, son visage paraissait plus pâle encore. Immobile, semblable à une morte, elle tenait ses paupières baissées sur les yeux où brûlait le désespoir. « Mourir ! pensait-elle. Oh ! mourir, mon Dieu ! »

V

Dans l'après-midi du lendemain, Denys alla frapper à la porte du salon de M^{lle} Victoire. Celle-ci travaillait à un tricot pour l'ouvroir des Dames de Charité, un tricot « économique », fait avec les vieux gilets, les vieux bas ou chaussettes détricotés qu'elle faisait récolter de côté et d'autre. Ainsi n'y aurait-il pas lieu de déboursier un centime et, après tout, cela tenait aussi chaud au destinataire.

– Je viens vous apprendre une nouvelle, ma tante, dit le jeune homme en prenant une chaise près de la vieille demoiselle.

En continuant de manier ses aiguilles, elle demanda :

– Quoi donc ?

– Je suis fiancé à Allys.

Cette fois, M^{lle} Victoire interrompit son travail.

Un pli de dédain souleva sa lèvre.

– Tu aurais pu choisir mieux. Allys est, paraît-il, aussi peu sérieuse que sa mère. Elle aime le monde, la toilette, les compliments...

– Qui vous a raconté cela ?

– Peu t’importe. Je le sais, voilà tout.

– Eh bien, on vous a trompée !

De l’irritation passait dans la voix de Denys.

– ... Allys n’est ni coquette, ni mondaine. Elle aime les distractions de son âge, mais sans excès.

– Je le souhaite pour toi. Mais à ta place, j’aurais préféré Franceline qui paraît plus sérieuse.

– Moi, je préfère Allys, dit tranquillement Denys.

– Cela te regarde.

M^{lle} Victoire recommençait de faire manœuvrer ses aiguilles.

– La dot ne doit pas être bien forte. La propriété sera partagée entre les deux sœurs.

– Je ne m’en préoccupe pas. Du reste, mon oncle a l’intention de leur léguer une partie de sa fortune.

M^{lle} Victoire abandonna de nouveau son tricot en faisant entendre un petit ricanement.

– Belle affaire ! Cela s’appelle découvrir saint Pierre pour couvrir saint Paul. Car enfin, Denys, tout ce que ton oncle donne à ces enfants est à ton détriment.

– Peu m’importe, je vous le répète. Et je trouve même tout naturel qu’il avantage ses belles-filles pour lesquelles il s’est montré un vrai père.

M^{lle} Victoire reprit son tricot en marmottant une phrase où Denys crut saisir le mot de « réparation ».

– Réparation de quoi ?

Elle ne répondit pas, s’absorba un instant dans le compte de ses mailles. Puis elle dit d’un ton réprobateur :

– Tu fais trop bon marché des avantages pécuniaires. Tout près d’ici, tu aurais trouvé un

très beau parti. La petite Marcelle de Bruans héritera de sa marraine... et il paraît qu'elle serait fort heureuse de s'appeler M^{me} Denys Malereyne.

– Ah ! c'est votre « informatrice » qui vous a raconté cela ? dit ironiquement Denys.

Il dirigeait un coup d'œil vers la maison de M^{me} Doret.

– ... Oui, Marcelle sera riche et c'est une bonne enfant, mais une tête de linotte. Allys n'aurait-elle pas existé que jamais je n'aurais eu l'idée d'en faire ma femme. D'ailleurs c'est Allys que j'aime, et pas d'autre.

Sur ces mots, il se leva.

M^{lle} Victoire ricana de nouveau.

– L'amour ! Cela fait faire bien des sottises ! C'est aussi une cause de drames... de beaucoup de drames.

– J'espère qu'il n'en sera pas ainsi pour nous, ma tante... Le dîner de fiançailles est fixé à samedi. J'espère que nous vous y verrons ?

– Il le faudra bien. C'est un devoir de famille et je n'ai pas l'intention de m'y soustraire parce

que ce mariage n'est pas ce que j'aurais voulu pour toi.

Quand Denys rapporta cet entretien à son oncle, celui-ci en parut tout égayé.

– Ah ! je le pensais bien que la question d'argent la ferait tiquer, cette chère tante ! Le futur million de la petite Marcelle aurait bien fait son affaire... mais non la tienne, mon cher, car en réalité tu n'en as pas besoin.

– Non, pas besoin du tout. Il me suffit d'avoir Allys.

– Elle est radieuse, cette petite fille ! Et moi aussi, d'ailleurs. Tu combles tous mes vœux, Denys. Maintenant il restera à m'occuper de sa sœur. Charles de Bruans, peut-être...

– Ah ! c'est une idée ! Il est très bien, Charles.

– Oui, mais je le crois amoureux d'Allys.

La physionomie de Denys s'assombrit.

– Comment le savez-vous, mon oncle ?

– Simple impression. Ne fais pas cette tête, mon ami. Cela lui passera. J'espère qu'il finira

par s'apercevoir que Franceline ferait bien son affaire.

– Oui, mais ferait-il l'affaire de Franceline ?

– Ah ! cela !... Elle n'est pas facile à déchiffrer, cette petite. À côté de sa sœur, toute simple, toute spontanée, elle fait un peu figure d'énigme.

– Elle tient sans doute quelque peu de son père qui, paraît-il, était une nature assez renfermée.

– En effet... Oui, une nature très renfermée...

– Et jalouse. Tante Fanny en a beaucoup souffert, m'a dit ma mère. Cet accident fut pour lui une triste mort puisqu'il ne put se reconnaître avant de paraître devant Dieu, mais pour elle, ce fut sans doute un bonheur, car vous avez dû la rendre heureuse, vous, oncle David.

– Oui, elle fut heureuse...

La voix de David s'étranglait légèrement. Son visage, devenu un peu couperosé avec l'âge, se contractait sous l'afflux de l'émotion. Il garda un instant le silence, puis entama un autre sujet : celui de la future résidence des jeunes époux.

– Je ne compte pas demeurer souvent à Paris, dit Denys. Ma mère paraît se trouver très bien de ce climat-ci, et moi j’aime mon pays natal. Mais sera-ce du goût d’Allys ?

– Tu le lui demanderas, mon ami. Je crois d’ailleurs qu’il n’y aura aucune difficulté de ce côté. Allys est une nature facile, contente de tout pourvu qu’on l’aime. Elle sera certainement une fille affectueuse pour ta mère.

De fait, l’aimable caractère d’Allys ne se démentait pas. Elle entourait Josèphe de petits soins, sans affectation avec cette simplicité, cette spontanéité qu’elle apportait à toutes choses. Le bonheur l’y disposait mieux encore. Elle disait à son fiancé :

– Oh ! cher Denys, je voudrais que tout le monde fût heureux comme moi !

Elle le disait aussi à Franceline en l’embrassant avec tendresse. Franceline ne rendait pas le baiser. C’était du reste son habitude. Les deux sœurs avaient toujours été unies, Allys cédant d’ailleurs facilement aux volontés de sa jumelle. Si Franceline était avare

de démonstrations affectueuses, elle avait su témoigner ses sentiments d'autre manière, par exemple en soignant Allys avec dévouement lorsque celle-ci avait été malade. Sa froideur n'avait donc rien qui pût surprendre celle-ci.

Elle continuait de s'occuper de l'intérieur, de veiller à tout. Le dîner de fiançailles, parfaitement réussi, avait été organisé par ses soins. Elle multipliait son activité, comme si elle eût souhaité annihiler sa pensée dans ces occupations matérielles. Mais la peinture était abandonnée. Elle avait répondu brièvement à Denys qui lui en demandait le motif :

– Je la reprendrai plus tard. Mais je ne me sens pas du tout disposée à y travailler en ce moment.

Un jour que sa sœur et elle se trouvaient chez Josèphe, Allys dit d'un ton de regret :

– C'est bien dommage que tu n'aies pas fini mon portrait ! J'aurais été contente de le donner à Denys. Tu ne veux pas y travailler, dis, chérie ?

Ses yeux noirs semblèrent devenir plus sombres encore. Sa bouche frémit. Franceline

répondit froidement :

– Non, je ne le veux pas.

Son accent tranchant surprit Josèphe qui la regarda. Mais elle ne vit que la tête penchée sur un ouvrage de filet.

Allys prit un air boudeur.

– Tu n’es pas gentille, Line ! Cependant, tu semblais y prendre beaucoup de plaisir et Denys trouvait que c’était très bien. Il aurait eu ainsi un souvenir de toi et de moi.

– Un souvenir de moi lui importe peu, je suppose.

Il y avait une note dure, sarcastique dans le ton de Franceline.

– Peux-tu dire ! Il avait déjà de l’affection pour toi comme cousin ; mais maintenant il aura celle d’un frère.

Franceline ne répliqua rien. Elle continua son travail, d’une main qui n’était pas très sûre. Puis Denys apparut. Au bout d’un moment, Franceline rangea son ouvrage et quitta le salon. Ainsi faisait-elle chaque fois que les fiancés se

trouvaient ensemble, quand elle pouvait trouver un prétexte.

Le mariage avait été fixé à la fin d'août. Denys fit un voyage à Paris avec son oncle et Allys, pour choisir la corbeille. Pendant ce temps, Franceline vint chaque jour tenir compagnie à Josèphe. Elle déjeunait avec elle et M^{lle} Victoire. Celle-ci lui témoignait une sorte d'intérêt qu'elle n'accordait pas à Allys. Sans doute fallait-il l'attribuer en partie à ce qu'il n'existait pas chez elle de ressemblance avec sa mère. Elle était une vraie Malereyne de Corbac ; et en outre, « une femme qui s'occupait de choses pratiques », ajoutait la vieille demoiselle, faisant allusion au peu de goût d'Allys pour les questions ménagères.

On préparait un appartement pour le jeune ménage. Il donnait sur le jardin, comme celui de M^{me} Malereyne. Dans les greniers, Denys avait découvert de beaux vieux meubles relégués là par quelque ancêtre désireux de se mettre au goût du jour.

Il les faisait restaurer pour en garnir son

nouvel intérieur. En inspectant les tiroirs d'une table-bureau datant du début du XVIII^e siècle, il y trouva un petit carnet sur la première page duquel se trouvaient inscrits ces mots : Dominique Malereyne, Octobre 1850. Suivait une liste de courses à faire, d'objets à emporter. Un aide-mémoire en un mot.

– Il a appartenu au cousin Dominique, le voyageur, dit David à qui Denys montra sa découverte. Tu sais, le cousin qui était parti pour l'Amérique du Sud et qui écrivit un jour à ton père pour lui annoncer un prochain retour ? Puis, plus jamais on n'en entendit parler. Augustin s'adressa au consul, demanda qu'on fît des recherches. Et on n'aboutit à rien.

– Que c'est singulier, dit Allys qui se trouvait présente. Il n'était pas marié, ce cousin ?

– Non. Nous étions ses seuls parents, Jérôme, mon frère et moi. C'était un assez curieux caractère, avide de changement, de vie un peu aventureuse. Excellent garçon, au fond. Encore un qui n'était pas vu d'un bon œil par la tante Victoire ! Pensez donc, il avait gaspillé ses biens

en voyages et autres fantaisies ! Aussi, quels sarcasmes quand il partit pour l'Amérique en annonçant qu'il allait refaire sa fortune !

Denys reprit l'agenda, le mit dans sa poche en disant :

– Ce n'est bon qu'à déchirer.

Mais quand il fut dans sa chambre, mû par il ne savait quel instinct, il le déposa dans un tiroir de son secrétaire.

Ce fut à quelques jours de là que M^{lle} Victoire eut une légère attaque. Elle s'en remit vite et put accompagner son petit-neveu le jour de son mariage. Une épaisse faille noire, héritée de sa mère, tombait en larges plis autour d'elle. Les belles dentelles de famille ornaient cette toilette pour laquelle avait travaillé une petite couturière besogneuse et malhabile qui l'avait d'ailleurs complètement manquée. Mais peu importait à M^{lle} Victoire. Elle estimait qu'étant une Malereyne, elle n'avait que faire de s'embarrasser d'aussi minces détails dont s'occupe le commun des mortels.

– Elle est un peu « paquet », notre tante ! dit David à l’oreille de Franceline tandis qu’on se préparait à partir pour l’église.

Aucun sourire ne vint aux lèvres de la jeune fille. Elle avait les traits un peu crispés, mais son regard restait indéchiffrable. Elle le détourna seulement quand Allys entra dans le salon où attendait le cortège, Allys souriante, heureuse, vêtue de satin blanc et enveloppée de tulle diaphane.

Franceline était accompagnée par Charles de Bruans, garçon d’honneur de Denys. Sa mine un peu sombre donnait raison à ceux qui le prétendaient épris d’Allys. En tout cas, il ne parut pas s’apercevoir de l’humeur silencieuse de sa compagne, qui convenait sans doute à son état d’esprit.

Il y eut grand déjeuner chez M^{me} Malereyne, grand dîner chez David... selon la coutume de Rocamore. Après quoi, on dansa une partie de la nuit. Les Malereyne des deux logis rendaient ainsi en bloc les politesses dont ils avaient été l’objet de la part de leurs concitoyens. Après

avoir ouvert le bal, les jeunes mariés s'éclipsèrent. Ils devaient prendre le premier train du matin pour gagner l'Italie.

Quand, à l'aube, les derniers invités partis, David se trouva seul, avec sa belle-fille, il dit d'un ton satisfait :

– Tout s'est très bien passé, n'est-ce pas, Line ? Et tu t'es bien amusée à ce bal ?

Franceline n'avait pas manqué une danse, et elle avait montré un entrain inaccoutumé pour ce genre de divertissement. Dans ses yeux demeurait une flamme singulière. Debout au milieu du salon, elle froissait d'un geste machinal le tulle rose de sa robe.

– Je me suis bien amusée, papa.

Sa voix avait une petite fêlure et le sourire qui entrouvrait les lèvres donnait l'idée d'une amère dérision.

VI

Après un séjour à Rome, Denys et Allys revinrent par les lacs italiens et la Suisse.

Ils regagnèrent Rocamore au début d'octobre. Allys prit aussitôt ses habitudes dans la maison Malereyne. Elle était une charmante compagne pour Josèphe qui la trouvait toujours prête à lui rendre de petits services. Mais elle n'aimait pas à s'occuper de l'intérieur et avouait gentiment son inaptitude à ce sujet.

– Il faudra pourtant vous y mettre, ma chérie, disait Denys.

– Bien sûr, que je m'y mettrai ! Cependant je ne serai jamais comme Franceline qui fait tout cela si facilement. Elle est très intelligente, Franceline. Je voudrais être comme elle.

Denys riait en l'embrassant. Mais il pensait involontairement : « Oui, elle est plus

intelligente. » Et il évoquait certains instants de ce voyage où il avait senti quelque incompréhension chez Allys devant des souvenirs historiques, des beautés d'art, de grandes évocations religieuses.

Ces constatations n'enlevaient rien à sa tendresse pour elle. Il l'aimait ainsi, bonne, aimable, d'une élégance discrète. Peut-être aussi était-il secrètement flatté de se voir considéré par elle comme un être très supérieur. Car Denys était un orgueilleux, comme presque tous les Malereyne, un orgueilleux souvent en combat avec lui-même, sans toujours réussir à se vaincre.

David se trouvait à Bordeaux avec Franceline. Il devait y passer l'automne et revenir à Rocamore pour l'hiver. Lui aussi paraissait décidé à résider plus souvent au lieu natal, maintenant que son neveu et sa belle-fille préférée y avaient leurs attaches.

M^{lle} Victoire continuait son existence à part. Elle avait perdu quelque chose de son activité, mais ne manquait pas de se rendre chaque mois en voiture dans ses propriétés, au grand dam de

ses fermiers qu'elle houspillait d'importance. Maintenant que Nanon n'avait plus à s'occuper que de son service particulier, elle la tenait, si possible, dans une plus étroite dépendance. La pauvre fille semblait plus terne que jamais, « plus abrutie », disait Franceline qui la tenait en grande antipathie.

Au début de janvier, M^{me} Malereyne prit froid, une bronchite se déclara et son état s'aggrava rapidement. Franceline se montra pour elle une garde-malade expérimentée. Avec Denys, elle la soigna avec dévouement. Néanmoins, ils ne purent vaincre le mal et Josèphe mourut un matin, paisiblement, entre les bras de son fils.

Le chagrin de Denys fut grand, bien que sa nature réservée le manifestât peu au dehors. Il avait eu, pour cette bonne et faible mère, une affection protectrice et n'avait cessé de l'entourer des plus filiales attentions. Allys pleurait la belle-mère douce et aimante, à qui volontiers elle faisait ses petites confidences. Elle regrettait aussi que Josèphe ne pût connaître le petit enfant qui naîtrait bientôt.

– Quelle charmante grand-mère elle aurait fait ! disait-elle à David qui lui aussi, était affecté de cette mort, d'autant plus que sa santé avait subi en ces derniers mois quelques atteintes.

Tout occupé de son mariage, de son installation et maintenant absorbé par son épreuve filiale et par les soins dont il entourait Allys un peu fatiguée par sa future maternité, Denys n'avait pas mis à exécution son projet de visiter les souterrains. Son ami Vallès n'était pas venu en Périgord, ayant dû partir pour l'Algérie où l'on avait découvert des sépultures préhistoriques.

« Tu me verras arriver à mon retour en France dont la date n'est pas encore fixée », disait-il à Denys.

Allys travaillait à la layette commencée en compagnie de sa belle-mère. Mais elle n'avait pu obtenir l'aide de Franceline, si habile cependant pour tous les ouvrages féminins.

– Je n'aime pas faire ces petites choses, déclarait-elle.

– Oh ! c’est cependant si charmant ! Et quand on pense au cher petit qui les portera !

La voix d’Allys se faisait attendrie, toute joyeuse. Mais aucune émotion ne se discernait sur le calme visage, dans le regard indéchiffrable de sa sœur.

– Elle est changée, Franceline, ne trouvez-vous pas ? dit un jour Allys à son mari.

– Changée ? Comment ?

– Je ne sais... Il y a quelque chose...

– Je ne le trouve pas, pour ma part.

– Alors, c’est une idée, conclut Allys.

Mais David l’avait aussi, cette idée-là.

Sans définir son impression, il sentait qu’un élément nouveau agissait dans l’être secret de Franceline.

Qu’était-ce ? Peut-être, devant le bonheur de sa sœur éprouvait-elle le désir d’aimer et d’être aimée, elle aussi ?

« Oui, elle doit souhaiter se marier, pensa-t-il. D’ailleurs, avec toutes ses qualités, elle fera une

femme parfaite. Il faut que je m'en occupe. »

Ayant fait des sondages chez les Bruans, il acquit la certitude que leur fils cadet, récemment promu lieutenant, serait heureux de devenir l'époux de Franceline. Alors il fit part de ce projet à sa belle-fille. Elle l'écouta d'un air impassible et répondit simplement :

– Je n'ai pas l'intention de me marier, papa.

– Pas l'intention de... ? Tu es folle, mon enfant ! Dis que tu ne veux pas te marier si jeune encore, admettons ! Adhémair attendra. Et s'il ne te plaît pas, nous en trouverons un autre. Ce ne sont pas les partis qui te manqueront !

– Personne.

Le mot tomba, très bref, des lèvres un peu crispées de Franceline. Ses yeux se détournèrent de ceux, très étonnés, de son beau-père, et elle ajouta :

– Je resterai près de vous, papa, si vous le voulez bien.

– Comment, si je le veux ! Mais je ne serai pas toujours là, et tu n'es pas faite pour rester vieille

fille, mon enfant.

Elle ne répliqua rien et l'entretien fut clos.

Mais David restait perplexe, intrigué. Il y avait du mystère là-dessous. Franceline cachait-elle en son cœur un amour interdit ? Il cherchait parmi leurs relations de Bordeaux... Et soudain, son cerveau s'éclaira. Il tenait l'évidence. Denys ! Elle aimait Denys !

Oui, maintenant, il comprenait... Cet abandon de la peinture, depuis l'instant où Denys avait demandé la main d'Allys, cette froideur à l'égard de sa sœur, qu'il se figurait être une imagination de sa part, maints autres petits symptômes. Et ce refus du mariage...

Un accablement s'abattit sur lui. De tempérament égoïste, il détestait toutes les complications. Et celle-ci s'avérait grave.

En premier lieu, il fallait éloigner Franceline du jeune ménage. C'était une condition indispensable pour qu'elle réussît à chasser de son âme ce sentiment malheureux et coupable. Oui, il fallait quitter Rocamore, mais pour cela

trouver un motif.

Prenant prétexte d'un rhume qui traînait, il parla le lendemain d'aller finir l'hiver à Nice avec sa belle-fille. Denys parut trouver la chose toute naturelle, mais Allys protesta. Quoi ! Allaient-ils la laisser en ce moment où elle était plus fatiguée, où l'aide de Franceline lui était si utile pour la conduite de la maison, depuis la mort de sa belle-mère ?

– Tout marchera bien quand même pendant ces quelques mois, dit David. Nous reviendrons pour le baptême...

– Et même avant je l'espère ! Qu'est-ce que tu dis de cela, Line ?

– Mais je serai contente de revoir Nice, répondit paisiblement Franceline.

David avait l'impression qu'elle était satisfaite de partir. Elle mit une certaine hâte dans les préparatifs et tous deux quittèrent Rocamore dans la seconde quinzaine de janvier.

Il ne négligea rien pour distraire sa belle-fille, dans l'espoir d'éloigner d'elle un souvenir trop

vif. Y réussit-il ? Chose difficile à savoir avec une nature secrète comme celle de Franceline. Il se demandait parfois, en saisissant quelques expressions fugitives de sa physionomie, si le plaisir qu'elle semblait prendre aux excursions, aux concerts et représentations théâtrales n'était pas simulé.

Ils recevaient peu de lettres de Rocamore. Allys n'aimait guère écrire, Denys pas davantage. Il travaillait en outre assidûment à deux tableaux, dans l'atelier aménagé sous les combles de la maison. L'un était un portrait de sa femme, l'autre un coin pittoresque de Rocamore. Il les destinait tous deux à une Exposition.

Vers la fin de mars, David reçut une lettre de lui. Il disait qu'Allys était très fatiguée, qu'elle souhaitait voir sa sœur près d'elle. En outre, tout allait de travers dans l'intérieur. Ils avaient dû renvoyer la cuisinière dont le caractère devenait de plus en plus détestable, et sa jeune remplaçante, pleine de bonne volonté, leur servait des plats détestables, peu faits pour tenter l'appétit déficient d'Allys. La femme de chambre

– ils avaient conservé celle de Josèphe – prenait trop de pied dans la maison. Bref, ils seraient heureux si les voyageurs voulaient bien abréger leur absence, afin que Franceline pût venir prendre la direction de l'intérieur jusqu'après la naissance attendue.

– Eh bien qu'en dis-tu, mon enfant ? demanda David à sa belle-fille.

Ils se trouvaient sur la terrasse de leur hôtel. Franceline travaillait à une broderie et ne s'était pas interrompue tandis que David lisait tout haut la lettre de Denys. Elle laissa passer un moment avant de répondre :

– Si Allys a besoin de moi, je retournerai volontiers dès maintenant à Rocamore.

– Tu ne regretteras pas de quitter plus tôt Nice ?

– Certainement si.

Mais le ton de cette réponse parut peu sincère aux oreilles de David.

Il dit avec quelque humeur :

– Cette petite, malgré son état, pourrait bien

s'occuper de son intérieur, et en particulier tenir la main à ce que Rosa reste à sa place !

Il vit un sourire d'ironie soulever la lèvre de Franceline.

– Il ne faut pas lui demander cela. Elle est un peu une femme-enfant, elle le restera toujours.

Après un temps de silence, elle ajouta, toujours sans relever la tête et en continuant le lent mouvement de son aiguille à travers la toile :

– Il ne faut pas que Denys lui demande davantage.

Avait-il rêvé ? Avait-il vraiment perçu, dans son accent, une note de joie ?

VII

David et Franceline reparurent à Rocamore dans la seconde semaine d'avril. Ils furent accueillis avec bonheur par Allys, avec une visible satisfaction par Denys. Celui-ci dit cordialement à sa belle-sœur :

– Ma chère Franceline, nous comptons sur vous pour mettre un peu d'ordre dans la maison. Rosa en prend trop à son aise et Octavie a grand besoin d'être guidée.

– Je ferai de mon mieux, répondit simplement Franceline.

Quelques jours plus tard, la femme de chambre se trouvait cantonnée dans ses fonctions, la jeune cuisinière se voyait dirigée par un professeur compétent, des plats savoureux, dus aux mains expertes de Franceline, paraissaient sur la table.

– Tu me donnes de l'appétit, Line ! disait Allys. Quelle fée tu es !

– Oui, une vraie fée, répétait Denys en souriant à sa belle-sœur.

Le soir, après le dîner, il trouvait agréable de causer avec son oncle et Franceline devant le grand feu de bois allumé dans le salon. Franceline, dès son enfance, avait toujours aimé l'étude ; elle avait largement profité de leçons reçues à Bordeaux et maintenant encore continuait de cultiver son esprit par la lecture. Elle avait des idées personnelles, assez originales, qui intéressaient Denys. Allys les écoutait en travaillant à quelque objet de layette et, de temps à autre, jetait un mot sans valeur dans la conversation.

– On peut parler de tout avec Franceline, disait Denys à son oncle.

David acquiesçait, mais un pli soucieux se formait sur son front.

Peu après son retour, il alla rendre visite à sa tante, corvée de politesse à laquelle il ne pouvait

se soustraire. M^{lle} Victoire, depuis la mort de Josèphe, ne paraissait plus aux repas. Elle se faisait servir chez elle par Jude et par Nanon qui remplissait près d'elle le rôle de femme de chambre. Elle accueillit son neveu sans aménité, comme de coutume, et répondit à ses questions sur sa santé.

– Je suis encore solide. Mon héritage se fera attendre un peu de temps.

– Nous n'avons pas besoin de votre héritage, ma tante, et puisque c'est votre seul bonheur, vous pouvez continuer à entasser aussi longtemps que possible de l'argent inutile.

Elle leva les épaules.

– Vous ne le trouverez pas inutile quand vous l'aurez en votre possession. Avec la femme qu'il a, Denys aura vite fait de voir le bout de sa fortune.

David rit avec quelque ironie.

– Pauvre Allys ! À quoi donc, ici, emploierait-elle les gros revenus de son mari ?

– Dans le gaspillage de son intérieur, en tout

cas.

– Comment savez-vous cela ?

– Je sais bien des choses.

Cette réponse sibylline fit monter d'un diapason l'irritation toujours latente chez David, dès qu'il se trouvait en présence de sa tante.

– C'est sans doute votre M^{me} Doret qui vous a conté un potin de plus ?

– Je n'ai pas besoin de M^{me} Doret pour savoir ce qui se passe chez...

Elle allait probablement dire « chez moi ». Mais elle se reprit :

– ... dans cette maison.

– Ah ! évidemment ! Vous avez Jude, Nanon. Libre à vous, ma tante, de croire leurs racontars. Mais je pense que Denys ne serait pas très satisfait de savoir qu'ils se permettent des appréciations, d'ailleurs fausses, sur les faits et gestes de sa femme.

M^{lle} Victoire eut une moue méprisante.

– Nanon ne se permet rien ; elle est trop

bornée pour cela. Quant à Jude, il est un serviteur assez ancien et dévoué pour que je donne créance à ses petites observations dont il n'a pas lieu de me faire mystère, puisque je suis la doyenne de la famille. Au surplus, je me désintéresse de toutes ces choses. Denys a voulu cette petite Allys ; qu'il s'en arrange !

– Mais il s'en arrange très bien ! Où prenez-vous le contraire, ma tante ?

David regardait M^{lle} Victoire avec une surprise qui n'était pas feinte.

Elle étira un peu ses lèvres minces, dans une sorte de sourire sardonique.

– Pour le moment, oui. Cela durera-t-il ?

« Qu'est-ce que cette vieille sorcière de tante a dans l'idée, se demandait un peu après David en quittant le sombre salon. Elle est perspicace en diable... j'en sais quelque chose. Mais il faudra que j'insinue à Denys de se méfier de ce vieux Jude, qui est son âme damnée. Je le vois très bien, écoutant, espionnant, observant tout. Quant à Nanon, est-elle aussi bornée que le prétend ma

tante ? »

Mais vraiment, quelque attention qu'il y apportât, David ne pouvait découvrir aucune fissure dans les rapports entre Denys et Allys. Denys paraissait aussi épris qu'aux premiers temps de son mariage ; il entourait sa femme d'attentions, de cette tendresse protectrice qui avait aussi caractérisé son affection filiale. Qu'il se montrât intéressé par la conversation, par les idées de Franceline, qu'il reconnût ses précieuses qualités de ménagère, d'organisatrice – cela d'ailleurs tout à fait en accord avec Allys – c'était chose indéniable. Mais, réellement, quelque attentive que fût son observation, David ne pouvait y découvrir rien d'inquiétant.

Et cependant il restait inquiet.

Un foyer ardent peut communiquer sa flamme à qui l'approche. Savait-il quelle flamme brûlait dans l'âme secrète de Franceline ?

L'état d'Allys était satisfaisant en ces dernières semaines. Le médecin avait recommandé qu'elle fît chaque jour une promenade. Généralement, c'était son mari ou

son beau-père qui l'accompagnait. Ils allaient tout proche de la ville, dans quelque petit coin de campagne où ils s'asseyaient un moment, à moins qu'Allys eût la fantaisie d'entrer dans une ferme pour y boire du lait.

Un matin, David étant à Périgueux et lui-même ayant une occupation urgente, Denys demanda à Franceline de le remplacer. Allys protesta :

– Je n'ai besoin de personne ! Je sortirai seule.

– J'aime mieux cependant que ta sœur t'accompagne. Tu peux te trouver fatiguée, avoir quelque malaise... Cela ne vous dérange pas trop, Franceline ?

– Mais non, Denys, pas du tout.

Les deux sœurs, la veille, avaient eu un petit démêlé pour un sujet de médiocre importance. Allys était depuis quelques jours nerveuse, moins maniable que de coutume, disposition attribuée à son état. Franceline, peu habituée à être contredite par elle, et sans doute aussi non inclinée à l'indulgence par la secrète souffrance

de son cœur, avait eu quelques mots assez durs. Aussi Allys boudait-elle ce matin. Elles échangèrent peu de paroles en cours de route, jusqu'à la ferme où elles s'arrêtèrent. Allys but son lait en causant avec la fermière, puis elles reprirent le chemin de la ville.

Elles rencontrèrent Charles de Bruans, qui les arrêta un assez long moment pour parler de la santé de sa mère, laquelle donnait d'assez graves inquiétudes. Quand il les quitta, Franceline regarda sa montre.

– Onze heures ! Nous sommes en retard. Tu as tant traîné pour te préparer... Et Octavie m'attend pour le déjeuner. Nous allons passer par le pont.

Ce pont, fait de quelques planches solides, et sans parapet, enjambait un ruisseau torrentueux qui se jetait tout proche de là dans la rivière, près d'un moulin. Son lit était parsemé de roches entre lesquelles bouillonnait une eau peu abondante en dehors de la saison des pluies. Ce passage n'avait rien de dangereux, étant donné la suffisante largeur du pont. Mais Allys, assez peureuse, n'aimait guère l'emprunter.

– Non, Line, je préfère prendre l’autre chemin.

– Il est deux fois plus long. Cela nous retarderait trop.

Et Franceline alla vers le pont, qu’elle franchit en un instant. Allys hésita quelques minutes à la suivre ; puis elle pensa que Denys se moquerait d’elle – oh ! gentiment, avec ce sourire d’indulgence un peu ironique qu’il avait parfois. Et elle s’engagea sur le pont.

Elle était à moitié quand un malaise la saisit. Une panique s’empara d’elle. Sa voix s’éleva, jetant ce cri :

– Line, au secours ! Je tombe !... Line !

Franceline n’entendait pas. Franceline continuait sa route. Allys ferma les yeux, attendit un moment, se raidit dans un violent effort pour dominer sa peur, pour attendre l’aide. Elle cria encore, et cette fois Franceline se détourna. Mais il était trop tard. Emportée par le vertige, Allys chancelait, tombait du haut de la passerelle sur le lit rocheux.

Un homme accourait. C’était le meunier qui

avait entendu l'appel de la jeune femme. Franceline, maintenant debout sur le pont, se penchait vers le ruisseau où gisait le corps de sa sœur. Elle tourna vers l'arrivant un visage livide.

– Il faudrait quelqu'un pour vous aider à la remonter.

– Je vais appeler mon garçon. Il est justement là...

Et le meunier héla un autre homme qui se tenait près du moulin. Tous deux descendirent dans le lit du ruisseau et, non sans peine, remontèrent le corps inanimé. Comme la ville était toute proche, ils le portèrent à la maison Malereyne où Franceline, partie en avant, avait déjà fait préparer le lit de sa sœur. Quand Denys rentra, il trouva sa femme couchée, avec le médecin près d'elle, et apprit qu'elle était en danger de mort.

VIII

Elle mourut le lendemain matin paisible, résignée, après quelques moments de désespoir. Auparavant, elle avait embrassé le petit enfant que lui présentait la garde, le fils qu'elle laissait à Denys.

– Vous l'aimerez pour nous deux, mon ami chéri, dit-elle à son mari.

Et s'adressant à Franceline, debout à quelque distance, elle ajouta :

– Tu t'occuperas de lui, Line ? Je te le confie aussi.

Franceline ne répondit pas. Elle semblait accablée, presque inerte. Denys, penché vers sa femme, l'entourait de ses bras comme pour tenter de la retenir près de lui. Ce fut ainsi qu'elle rendit le dernier soupir.

David n'arriva que deux heures plus tard. La

dépêche envoyée par Franceline n'avait pu le toucher à Périgueux. Il parut effondré devant cette mort de sa préférée.

– Ah ! que n'étais-je resté pour l'accompagner ! Je l'aurais bien empêchée de passer là-dessus !

Il se trouvait à ce moment dans le salon où son neveu était venu le rejoindre, tandis que l'on finissait de préparer la chambre mortuaire. Denys répliqua :

– Elle y est passée parfois avec moi. Il n'y a aucun danger, en réalité. Me sachant derrière elle, prêt à la soutenir, elle n'avait aucune peur.

– Mais Franceline était là ! Que faisait-elle ? Pourquoi ne lui est-elle pas venue en aide ?

– Franceline marchait en avant et croyait qu'elle la suivait de près, ainsi qu'elle me l'a expliqué. Elle est accourue à son appel, mais il était trop tard.

En pressant les mains contre son visage, Denys répéta, la voix altérée :

– Trop tard !

Ce coup imprévu, qui le séparait d'une jeune femme très aimée, n'abattait cependant pas son courage habituel, puisé dans une foi forte et agissante. Mais la grande maison lui paraissait maintenant d'une tristesse funèbre et quinze jours après les obsèques d'Allys, il partit pour Paris afin d'y préparer une exposition de ses œuvres dont il était question depuis plusieurs mois. David demeurait à Rocamore avec Franceline, qui devait s'occuper du petit Louis.

M^{lle} Victoire, de nouveau, se trouvait donc seule maîtresse du logis momentanément déserté par son petit-neveu.

Elle ne voyait pas David qui ne tenait guère à subir ses remarques désobligeantes, surtout dans l'état d'esprit où il se trouvait. En effet, son caractère changeait quelque peu, s'assombrissait. Il passait des heures à lire ou à fumer dans la bibliothèque et ne voyait guère Franceline qu'aux repas, où tous deux semblaient faire effort pour alimenter la conversation.

La jeune fille s'occupait assidûment de l'intérieur, surveillait la nourrice du petit Louis,

donnait à celui-ci tous les soins et l'attention nécessaires. Mais elle ne lui témoignait pas de tendresse. Strictement, elle accomplissait un devoir.

« Est-elle dépourvue de tout instinct maternel ? songeait David. Ou bien est-ce parce qu'il est le fils d'Allys ? »

Une pénible pensée demeurait latente en lui. Vainement, il essayait de l'éloigner.

Vers le milieu d'août, Denys annonça son retour. Le facteur remit la lettre à David au moment où il sortait pour une promenade. Il la lut en route et se sentit heureux de revoir son neveu. Mais hélas ! pauvre Denys, quel crève-cœur de rentrer dans cette maison d'où sa chère Allys était partie pour toujours !

Comme il sortait de la ville, il croisa le meunier qui le salua. David l'arrêta pour lui demander des nouvelles de sa femme, opérée peu auparavant.

– Elle va mieux, monsieur Malereyne, merci bien... Et chez vous ? Est-ce que M. Denys

reviendra bientôt ?

– Oui, il me l’annonce dans une lettre que je viens de recevoir. Un triste retour, Béguinot !

– Pour sûr ! Pauvre jeune dame ! Si la demoiselle l’avait entendue tout de suite, elle serait peut-être arrivée à temps pour la retenir.

– Elle était donc bien près ?

– Oh ! oui, monsieur. C’est même étonnant qu’elle n’ait pas entendu. Le ruisseau faisait un peu de bruit, c’est vrai, mais quand même, c’est étonnant.

– Oui... Au revoir Béguinot.

Il tendit la main au meunier et continua sa route. Un grand pli barrait son front. Il marcha machinalement pendant près d’une heure et rentra fatigué, la mine un peu défaite.

Dans le vestibule, il rencontra la nourrice qui portait sur son bras le bébé. David prit l’une des toutes petites mains, la caressa. L’enfant avait les yeux bleus d’Allys, ceux de Fanny. David s’émouvait un peu en le regardant.

– Il va toujours bien, Mélanie ?

– Très bien, Monsieur. C’est un plaisir de voir comme il profite.

David soupira, en se dirigeant vers l’escalier. Cette pauvre petite Allys qui était si heureuse d’être mère ! Quelle pitié !... Et cette idée... cette idée...

Un quart d’heure plus tard, il entra dans le salon où Franceline lisait en l’attendant pour le déjeuner.

– Je suis en retard ? J’ai un peu trop prolongé ma promenade.

– Cela ne fait rien, papa. Le déjeuner sera bon quand même.

Elle se levait, posait son livre sur une table.

– J’ai une lettre de Denys. Il arrive dans huit jours.

Elle dit seulement :

– Ah !

Mais rien ne changea sur son calme visage qui avait un peu maigri depuis la mort de sa sœur.

– Cela ne te fait pas plaisir ?

Il y avait une intonation un peu dure et sarcastique dans la voix de David.

– Certainement si... Il sera content de voir son fils en si bon état.

– À moins que la vue de cet enfant ne lui soit une souffrance de plus, en lui rappelant trop vivement celle qu'il a perdue.

– Je crois au contraire que ce sera une consolation pour lui. Il désirait beaucoup un fils.

Tout en parlant, Franceline faisait quelques pas vers la salle à manger.

– J'ai rencontré tout à l'heure Béguinot...

La voix de David hésitait un peu.

– ... Nous avons parlé de l'accident... Il fallait peu de chose pour qu'il n'eût pas lieu... Si tu avais entendu le premier appel...

Elle se tourna un peu vers lui. Ses lèvres se contractaient, ses yeux prenaient un dur éclat.

– Pourquoi rappeler ce souvenir... atroce ? Nous ne pouvons revenir sur ce qui est fait.

Et, d'un pas ferme, elle se dirigea vers la salle

à manger.

Denys rentra la semaine suivante dans son appartement désert ; il reprit sa vie habituelle, se remit au travail dans l'atelier où ne viendrait plus le visiter la brune Allys aux tendres yeux bleus. Il montrait un grand courage pour contenir son chagrin, pour continuer la vie sans cette compagne tendre et charmante. Quand il prenait son fils dans ses bras, son regard devenait humide au souvenir de la jeune mère disparue. Mais ainsi que l'avait prévu Franceline, cet enfant était pour lui une consolation. La nourrice le lui amenait chaque jour, et il allait le voir encore chez son oncle, car Franceline le conservait près d'elle afin de mieux exercer sa surveillance.

C'était elle aussi qui, sur la demande de son beau-frère, continuait de diriger le ménage de celui-ci, d'ailleurs bien simplifié maintenant. Presque chaque jour, Denys allait dîner dans la maison voisine. Il passait les soirées, si tristes pour lui, près de son oncle, dans le jardin tant que la température le permettait, et ensuite dans la

bibliothèque. Franceline, d'abord, ne venait pas les rejoindre. Mais un soir, Denys lui demanda :

– Pourquoi nous laissez-vous seuls, Franceline ? Pourquoi ne venez-vous pas causer un peu avec nous ?

– Si cela peut vous faire plaisir, à mon père et à vous ?...

– Mais naturellement ! N'est-ce pas, mon oncle ?

– Naturellement ! répéta David, du bout des lèvres.

Elle vint donc désormais s'asseoir près d'eux, avec son ouvrage. David parlait peu, observait beaucoup. Il voyait l'intérêt que prenait Denys à ces causeries avec Franceline, et, peu à peu, à Franceline elle-même. Celle-ci, quelque temps avant son retour, avait repris son travail de peinture. Denys, de nouveau, lui donnait des conseils, rectifiait quelque détail. L'enfant, en outre, était un lien entre eux. David songeait anxieusement : « C'est l'inévitable ! »

Un jour, comme il s'entretenait avec M. de

Bruans, celui-ci demanda :

– Denys se remariera bientôt, sans doute ? Il ne peut rester seul avec ce petit enfant.

– Oh ! il n'en est pas question ! Pas pour le moment du moins. Franceline s'occupe de l'enfant et tout marche très bien.

– Précisément, Franceline... Elle ferait une femme... parfaite pour lui. Il a dit à Charles dernièrement : « C'est une femme remarquable, que ma belle-sœur. »

Ainsi, on associait déjà leurs destinées. David, l'âme troublée, répétait : « C'est l'inévitable. »

L'hiver fut assez dur cette année-là. M^{lle} Victoire grelottait dans son grand salon, près de la cheminée où brûlait un feu misérable. Elle avait des malaises, de grands maux de tête, mais se refusait à faire venir le médecin.

– Je ne vais pas gaspiller mon argent pour enrichir ce charlatan de Brillon et son complice le pharmacien, répondait-elle à Denys quand il insistait sur ce point.

Franceline aussi venait parfois la voir. Comme

elle souffrait des jambes, la jeune fille lui proposa des massages qu'elle accepta et qui la soulagèrent.

– Voilà une femme capable, déclara-t-elle à son petit-neveu. Si tu songes à te remarier, je te conseille de la choisir.

Denys, froissé dans le souvenir encore si vif qu'il conservait de la disparue, répliqua sèchement :

– Je n'ai pas l'intention de remplacer Allys.

– Oh ! ce n'est pas moi qui te blâmerai ! Une femme est toujours, plus ou moins, une occasion de dépense. Franceline s'occupe de tout chez toi, elle soigne l'enfant. C'est parfait ainsi, à mon avis.

En réfléchissant peu après à cet entretien avec sa grand-tante, Denys songea : « Elle n'a pas envisagé l'éventualité du mariage de Franceline, chose très probable cependant. » Cette idée lui fut désagréable. Il ne se croyait pas amoureux d'elle, mais ressentait à son égard une vive sympathie, qui se muait peu à peu en attrait.

En rentrant un après-midi, David s'arrêta au seuil de la bibliothèque dont la porte se trouvait ouverte. Près du poêle se trouvait assis Denys qui tenait son fils entre ses bras. L'enfant promenait sur son visage sa petite main potelée, en poussant des cris de joie. Franceline se tenait debout à côté. Denys disait :

– Il devient de plus en plus fort chaque jour, ce cher petit. Vraiment, il fait bien honneur à vos bons soins, ma chère amie. Et ces jolis yeux bleus... les yeux de mon Allys...

Sa voix s'altéra un peu.

– ... Physiquement, il n'est pas un Malereyne. La tante Victoire me l'a fait remarquer assez aigrement quand je le lui ai montré.

– Oui, pour elle, il n'y a rien au-dessus des Malereyne.

– C'est – exagéré chez elle – un peu le défaut de tous ceux de notre race. Nous sommes trop orgueilleux, Franceline. Avons-nous, cependant, autant sujet de l'être ? Savons-nous quel poids de fautes – peut-être pire – pèse sur notre hérédité ?

– Savons-nous ? répéta Franceline dont la voix s’assourdit.

Elle se pencha, prit le petit Louis sur son bras.

– Je vous l’enlève, Denys. C’est l’heure de son repas.

– Combien je vous suis reconnaissant de prendre tant de mal pour lui ! Ainsi, le pauvre chéri, il ne s’aperçoit pas qu’il n’a plus de mère.

Tout en parlant, Denys prenait la main de sa belle-sœur. Il la baisa, puis dit avec une émotion dont David perçut la chaleur :

– Merci, chère Franceline !

Elle retira sa main, lentement, et quitta la pièce.

David s’avança alors. Denys tourna vers lui un visage grave, un peu soucieux.

– Je vous ai rapporté les livres que je vous avais empruntés, mon oncle.

– Ah ! très bien... Il fait bon près de ce feu.

David enlevait son pardessus et prenait place dans un fauteuil en face de son neveu. En se

penchant, il tendit vers la flamme ses mains froides. Denys allumait une cigarette. Pendant un long moment, les deux hommes restèrent silencieux. Puis Denys demanda, avec un peu d'hésitation :

– Que diriez-vous, mon oncle, si je songeais à me remarier ?

David laissa passer un temps avant de répondre, d'un ton contraint.

– Je ne te blâmerais pas, mon enfant.

– C'est Franceline que je désire épouser.

– Franceline...

L'accent de David surprit sans doute Denys, car celui-ci regarda son oncle avec surprise.

– Y verriez-vous un inconvénient ?

– Un inconvénient... non. C'est assez naturel...

– J'ai pensé que nulle autre ne pourrait mieux qu'elle remplacer ma chère Allys près de mon fils. Jamais je ne l'oublierai, mon Allys, mais je crois pouvoir offrir à Franceline assez d'affection pour qu'elle soit heureuse.

– Je n’en doute pas... Tu voudrais que je lui parle ?

– Oui mon oncle... Pensez-vous qu’elle accepte ?

– Je n’en doute guère.

Il y avait une ironie un peu amère dans l’accent de David.

« Il ne s’est donc pas aperçu du feu qui brûle parfois dans ses yeux, quand elle le regarde, songeait-il. Ne pas accepter !... après... »

Une fois de plus, il essayait d’écarter le sombre soupçon.

Ce même soir, il vint trouver Franceline dans sa chambre. Assise devant sa coiffeuse, elle peignait ses beaux cheveux crépelés avant de les natter pour la nuit.

– J’ai une communication à te faire, mon enfant.

Elle posa sur la coiffeuse le peigne d’ivoire et tourna la tête vers son beau-père.

– Dites, papa.

– Denys m’a demandé ta main.

Une lampe voilée de rose éclairait le visage de Franceline. David le vit tressaillir, il lui sembla qu’il pâissait. Ses yeux se baissèrent un instant. Puis Franceline dit avec calme :

– J’accepte.

– Tu acceptes... sans réfléchir ?

– Pourquoi réfléchir ? Je connais Denys, je sais que je serai heureuse près de lui.

– Mais tu viendras après une autre, qu’il a beaucoup aimée... qu’il aime toujours.

Il sentait en lui un besoin de cruauté, un désir de la faire souffrir, au cas où...

– Qu’il aime toujours ? dit lentement Franceline. Mais quand il sera mon mari, c’est moi qu’il aimera.

– Et tu ne regretteras rien ? Tu n’auras pas de...

Ce mot de « remords » qui lui venait aux lèvres ! Quelle obsession !

Un regard un peu lourd se leva sur lui.

Franceline dit de la même voix lente :

– Que voulez-vous que je regrette ?

– En effet... je...

Une colère montait en lui. Tout à coup, il avait envie de lui crier : « Mais si tu es coupable, tu trompes odieusement Denys ! Tu es une misérable ! »

« Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. »

La parole du Christ aux Pharisiens vint soudainement frapper la mémoire de David. Sans péché... Il frissonna, sentit un grand froid pénétrer en lui. Non, il n'avait pas le droit... il ne pouvait pas, « lui », juger, condamner Franceline coupable.

Et il courba le front, accablé, réduit au silence.

IX

Le mariage eut lieu un mois plus tard, sans apparat. Les nouveaux époux partirent pour Paris et de là gagnèrent l'Espagne où ils séjournèrent quelques semaines. David, pendant ce temps, demeurait à Bordeaux où il donnait congé de son appartement, se contentant désormais d'un pied-à-terre.

Il revint à Rocamore quelque temps après le retour de son neveu et de Franceline. Il lui fut pénible de voir celle-ci à la place d'Allys. Oui, complètement à sa place, car il put se convaincre aussitôt qu'elle avait dit vrai en lui répondant : « Quand Denys sera mon mari, c'est moi qu'il aimera. »

Denys dit à son oncle qu'ils avaient fait un voyage fort agréable, parla de l'agrément que lui avait donné la compagnie de Franceline, qui s'intéressait à tout avec tant d'intelligence. Il

semblait heureux, et vraiment épris. Cependant, le souvenir d'Allys n'était pas écarté par lui. Un jour, en embrassant son fils, il murmura :

– Si ta maman te voyait, mon chéri, si beau, si bien portant !

Et David, qui l'entendit, comprit qu'il conservait pieusement en son cœur le reflet de son premier amour.

Franceline se remit à aller dans le monde, non point qu'elle y prît grand plaisir, mais par obligation sociale. Elle était élégante avec discrétion. Quand elle recevait, tout était parfaitement ordonné. Denys en éprouvait une grande satisfaction. Il aimait l'ordre le bon goût, sans réproucher une pointe d'originalité, toutes choses qu'il trouvait chez sa seconde femme.

« Elle est adroite, elle sait le prendre » songeait David qui, lui, ne désarmait pas.

M^{lle} Victoire, par contre, semblait favorable au nouveau ménage. Elle oubliait ses griefs contre son petit-neveu et l'accueillait, ainsi que Franceline, avec une certaine aménité. Un jour,

faveur suprême, elle fit présent à la jeune femme d'un assez beau bijou venant de sa mère.

– Vous êtes une dame Malereyne, et aussi une Malereyne par votre père. C'est à vous de le porter.

Avec un accent de dédain, elle ajouta :

– Je ne l'ai pas donné à votre sœur. Elle n'était pas la femme que je souhaitais pour Denys.

– Et moi, je le suis ?

– Puisque Denys se remariait, j'aime autant que ce fût avec vous, qui êtes de notre race. Une belle race, Franceline. La plus ancienne de la région.

L'orgueil faisait briller les yeux glacés de la vieille demoiselle. En croisant ses mains décharnées, ridées, sur sa robe élimée, elle répéta :

– Une belle race ! Il faut être fière de lui appartenir, Franceline !

– J'ai trouvé que la tante avait plus mauvaise mine que d'habitude, dit ce soir-là Franceline à son mari. Vous devriez essayer encore d'obtenir

qu'elle voie le médecin.

– Je ferai mieux, je lui amènerai le D^r Brillon, après l'avoir informée que cette visite sera mise à mon compte, et même le prix des médicaments, s'il en est ordonné. Ainsi n'aura-t-elle plus rien à m'objecter.

Dans la matinée du lendemain, Denys finissait de s'habiller pour sortir, quand un coup léger fut frappé à sa porte. Il ouvrit, et se trouva en face de Nanon.

– Ah ! c'est vous !... Qu'y a-t-il ?

Tout aussitôt, il remarquait la physionomie animée, les yeux brillants.

– Ma cousine est par terre.

– Par terre ?

– Oui. Elle ne bouge plus.

« Une attaque » songea aussitôt Denys. Puis, écartant Nanon, il sortit précipitamment tout en disant :

– Allez prévenir Franceline pour qu'elle me rejoigne chez ma tante.

M^{lle} Victoire était étendue sur sa descente de lit, inanimée, la face congestionnée. Denys sonna Jude, et à eux deux ils l'étendirent sur son lit. Les mains du vieillard tremblaient. Cette femme avait peut-être été le seul être pour qui son cœur sec eût ressenti quelque attachement. Denys, plus leste, courut chez le médecin et le ramena près de la malade, où se trouvait maintenant Franceline.

Après examen, le D^r Brillon s'écarta et dit à Denys :

– Nous allons tenter les remèdes habituels, mais je crains que ce soit inutile.

Au bout d'une heure, M^{lle} Victoire donnait quelques signes de connaissance, mais elle ne parlait toujours pas. Son côté gauche était paralysé. Le médecin dit en quittant Denys :

– Elle peut vivre quelques jours encore, mais c'est assez peu probable.

Denys, en revenant dans la chambre voisine où se tenait sa femme, tandis que le curé se trouvait près de la mourante, lui répéta ces paroles. Un léger bruit lui fit tourner la tête. Il vit

Nanon, à demi cachée par le grand rideau d'une fenêtre.

– Que faites-vous là, Nanon ?

– J'attendais... pour savoir...

Elle écartait le rideau, faisait un pas en avant.

– ... Est-ce qu'elle va mourir... bien vrai ?

Denys eut un mouvement de répulsion, devant l'attente avide de ce regard.

– Oui, dit-il brusquement.

Et il lui tourna le dos.

Nanon quitta la pièce, de cette allure glissante qui lui donnait un peu une apparence de fantôme. Franceline fit observer :

– Elle est heureuse d'être délivrée de son tyran. On ne peut trop lui en faire un crime, pauvre fille.

Denys ne répondit pas. Le malaise causé par ce regard de Nanon persistait.

– Je vais demander une garde-malade, dit Franceline. Jusque-là, je m'occuperai de la tante avec Rosa.

– Et moi je vais prévenir mon oncle, ajouta Denys.

David reçut sans émotion la nouvelle que lui apportait son neveu. M^{lle} Victoire ne pouvait guère laisser de regrets après elle, en dehors de son fidèle Jude. Tout au fond de son âme, David éprouvait même comme un soulagement, car elle avait eu l'intuition du secret caché en lui.

– Je vais aller la voir, dit-il cependant. Quoique cela ne serve pas à grand-chose si elle n'a pas sa connaissance.

– Elle l'avait tout à l'heure. M. le curé m'a dit qu'elle semblait l'avoir compris.

L'oncle et le neveu passèrent dans la maison voisine. Ils rencontrèrent Franceline qui dit à son mari :

– Je viens d'envoyer Rosa chez une garde-malade. Pouvez-vous rester un moment près de la tante, Denys ? Cela me rendra service.

Denys acquiesça et monta au premier étage, suivi de son oncle. Comme ils atteignaient la chambre de M^{lle} Victoire, ils virent que la porte

était entrouverte. Une voix venait jusqu'à eux, se mêlant à la respiration bruyante de la malade.

– Qui est donc là ? murmura Denys.

Il s'avança, poussa un peu la porte, sans bruit. Il vit Nanon près du lit, penchée sur M^{lle} Victoire. Elle parlait, d'une voix monotone mais très distincte. Elle disait :

– Vous allez mourir. Maintenant, je n'ai plus peur. Je sais des choses... Je les dirai à Denys. Je lui dirai que vous êtes une voleuse, que vous avez enfermé le cousin Dominique dans le souterrain, Augustin et vous, que vous lui avez pris son argent.

La respiration de la mourante se faisait plus bruyante. La voix reprit, avec un accent de triomphe :

– Vous avez cru que je ne comprenais rien... Et moi je savais tout ce que vous faisiez. Ah ! vous m'avez rendue malheureuse, tant que vous pouviez ! Eh bien, Denys saura ce que vous avez fait...

M^{lle} Victoire gémit. Denys, jusqu'alors cloué

sur place par la stupéfaction et l'horreur, bondit dans la chambre, saisit Nanon par l'épaule, l'entraîna loin du lit.

– Que faites-vous là, misérable ? Que dites-vous ?

Saisie un moment, elle levait sur lui des yeux effrayés.

– Je dis... je dis vrai...

Il l'entraîna vers la chambre voisine. David qui, lui aussi, avait tout entendu, le suivit. Il était aussi blême que son neveu.

– Parlez ! Qu'est-ce que vous osiez raconter à ma tante, à cette mourante ?

La voix de Denys s'étranglait. Une angoisse affreuse s'insinuait en lui.

Dans les yeux de Nanon, il vit luire une joie sournoise.

– C'est la vérité. Je vais vous dire...

Et la voix monotone raconta... David et Denys connurent l'étrange vie de cette fille méprisée, tyrannisée, qui pendant des années avait

patiemment espionné sa persécutrice. Par quels prodiges de ruse, d'adresse n'avait-elle jamais été surprise ? C'est ainsi qu'un soir d'hiver elle avait vu arriver un homme portant une valise, à qui Jude avait ouvert et qu'il introduisait dans le salon où se trouvaient M^{lle} Victoire et son neveu Augustin. Cet homme était Dominique Malereyne qui revenait de l'Amérique du Sud d'où il rapportait une fortune en or et en pierres précieuses. Il était très malade et avait voulu venir mourir dans son pays, dans la maison de ses pères. Il dit qu'il allait faire un testament par lequel il partagerait cette fortune entre Augustin, David et Jérôme de Corbac. M^{lle} Victoire le conduisit à une chambre qu'elle avait préparée elle-même. Puis elle vint retrouver son neveu et eut avec lui une conversation dont Nanon aux écoutes ne put saisir qu'une partie. Augustin protestait, il disait : « Non, nous ne pouvons pas faire une chose pareille ! Et puis, on saura bien qu'il est venu chez nous. »

M^{lle} Victoire répondait : « Il est arrivé à la nuit. Depuis si longtemps, personne ne se souvient de lui dans la ville. Ici, il n'y a que Jude

qui l'ait vu et nous sommes sûrs de Jude. » Enfin Augustin parut céder. M^{lle} Victoire appela Jude, lui parla un moment. Il dit : « Je le jure à Mademoiselle. » Puis il monta avec Augustin. Peu après, ils redescendaient, portant Dominique lié, bâillonné. M^{lle} Victoire, une lanterne à la main, les précéda dans les souterrains.

Ici Nanon expliqua qu'Augustin, d'après des indications trouvées dans de vieux papiers, avait découvert des grottes où l'on pouvait parvenir par ces souterrains. C'était là qu'on avait enfermé Dominique, après avoir mis dans cette prison les meubles et objets indispensables. Jude venait chaque matin lui apporter ses repas. Il avait vécu huit jours encore. Un matin, Jude était venu dire à ses maîtres : « Il est mort ». Alors ils étaient descendus tous trois. En remontant, Augustin était pâle comme s'il allait mourir, lui aussi. Il avait dit à sa tante : « Vous m'avez fait faire une bien vilaine chose. » Et elle avait répondu : « C'était justice que toi, l'aîné, tu hérites de tout. » Puis Jude avait muré l'ouverture de la grotte qui servait de tombeau à Dominique Malereyne.

Nanon avait débité ce récit avec une parfaite clarté. Les deux hommes l'écoutaient, comme figés. Quand elle se tut, ils se regardèrent. Et dans ce regard ils virent chacun la tragique angoisse qui les étreignait.

– N'avez-vous pas arrangé cette histoire, Nanon, pour vous venger de ma tante ? demanda Denys, la voix un peu rauque.

– Non, non, c'est bien vrai ! Demandez à Jude.

– Oui, c'est vrai, il y a Jude, murmura David.

Denys, dans sa détresse, enfonçait ses ongles dans la paume de sa main.

– Ne parlez jamais à personne de tout cela, Nanon !

– Oh ! non, je ne le dis qu'à vous ! Elle est une Malereyne...

Elle tendait un doigt vers la chambre de la malade.

– ... et moi, je le suis aussi.

Une note d'orgueil passait dans la voix de Nanon. Oui, cette fille disgraciée, dédaignée, se

trouvait aussi possédée de l'orgueil de la race.

D'un geste, Denys lui montra la porte.

– Allez, et ne revenez plus ici !

Quand elle fut sortie, Denys passa sur son front une main qui tremblait.

– Mon père... murmura-t-il.

– Ne t'affecte pas trop de cela, mon enfant. Tu n'es pas responsable...

David venait à son neveu, prenait entre ses mains cette main glacée.

– ... Cette fortune, après tout, est restée dans la famille selon les intentions de Dominique puisque que tu as épousé les filles de Jérôme et que Franceline et toi êtes mes héritiers.

– Il n'en reste pas moins que mon père a commis ce... ce vol, et qu'en outre ce malheureux est mort seul, dans cette prison, privé des soins nécessaires et sans secours religieux. Ah ! ils peuvent être fiers, les Malereyne...

Une amère dérision passait dans la voix de Denys.

– ... L’orgueil des Malereyne ! Le grand-père de mon fils, son arrière-grand-tante furent des voleurs ! Peut-être découvrirait-on aussi des meurtriers, dans notre famille !

David blêmit plus encore, en laissant retomber la main de son neveu.

– Que vas-tu imaginer là ?

– Oui, une imagination, je l’espère bien ! Cette horrible découverte suffit !

Il s’assit, accablé, et prit son front entre ses mains. David se mit à marcher nerveusement dans la pièce. Puis il revint à son neveu.

– Vas-tu interroger Jude ?

– Non ! À quoi bon ? Nanon a été trop précise pour que ce ne soit pas vrai. Mieux vaut que Jude ignore que nous savons... N’est-ce pas votre avis ?

– Tout à fait !

– Mais je lui donnerai congé, dès après les obsèques ; je ne pourrais plus le voir !

Un frisson parcourut le corps de Denys.

– ... Cet homme qui fut un geôlier, qui accepta cette complicité, qui connaît cet affreux secret !

Après un instant de lourd silence, Denys se leva.

– Nous ne parlerons pas de cela à Franceline, n'est-ce pas mon oncle ?

– Non, c'est inutile.

Ils retournèrent dans la chambre de la malade. Le bruit de sa respiration s'était atténué. Dans la figure boursouflée, congestionnée, les yeux étaient clos. Mais la main droite s'agitait fébrilement sur le drap.

Les deux hommes s'assirent à l'écart pour attendre Franceline. Ils dominaient mal le sentiment de répulsion qui les saisissait devant cette femme au cœur dur, cette orgueilleuse possédée par un démoniaque amour de l'argent qui l'avait fait choir jusqu'au vol, elle, la riche M^{lle} Malereyne. Et elle y avait conduit son neveu Augustin, âme faible sous une apparence autoritaire, lui aussi porté vers le lucre.

– Il faudra donner beaucoup pour les pauvres,

oncle David, afin de réparer en leur nom, dit à voix basse Denys.

– Oui, il faudra réparer... pour tous les Malereyne coupables, murmura David.

X

Quelques jours après les obsèques de M^{lle} Victoire, Denys et son oncle descendirent aux souterrains qui existaient sous la maison Malereyne et s'étendaient encore à quelque distance. Ils cherchèrent assez longuement et finirent par découvrir, sous un camouflage habile, l'ouverture murée dont avait parlé Nanon.

Derrière existaient ces grottes découvertes par Augustin Malereyne, ancien habitat de l'homme des premiers âges. Peut-être s'y trouvait-il quelque squelette de ces ancêtres préhistoriques. Et celui de Dominique Malereyne reposait là aussi, jusqu'à l'heure où il reprendrait vie pour l'éternité.

David et son neveu se recueillirent un instant devant ce qui représentait pour eux le tombeau de leur parent. Denys priait, le cœur étreint par la souffrance. Il priait pour ce mort, mais aussi pour

les autres, les coupables, son père, sa grand-tante.

Puis les deux hommes remontèrent. Les grottes resteraient closes, renfermant leur secret. Plus tard, peut-être, quelque Malereyne les découvrirait-il et chercherait-il à éclaircir ce mystère. Mais personne ne serait plus là pour le mettre sur la voie de l'humiliant secret.

M^{lle} Victoire avait laissé un testament instituant Denys son légataire universel, à charge pour lui de servir une rente à Jude et de le conserver dans la maison jusqu'à la fin de ses jours. Ainsi, Denys ne pouvait mettre à exécution son projet d'éloigner le vieil homme dont la vue lui était maintenant si pénible.

Toutefois, prenant prétexte de son âge, il lui signifia qu'il serait désormais dispensé de service.

– Je suis encore capable de le faire, Monsieur, répliqua Jude. Mais enfin, si Monsieur préfère des jeunes...

Et il se retira avec un air de dignité froissée.

– Je me demande pourquoi vous ne le laissez

pas continuer, Denys, dit Franceline quand Denys lui fit part de son intention d'engager un autre domestique. Il est encore robuste et fait beaucoup de travail.

– Il m'a toujours été désagréable. Maintenant que ma tante n'est plus là, je n'ai pas de raison pour le garder à mon service.

Franceline n'insista pas. Denys avait sa volonté qu'il n'était pas facile de changer, quand il croyait avoir raison. Elle savait bien en effet que Jude ne lui avait jamais été sympathique, mais trouvait singulier qu'il se privât ainsi subitement des services d'un homme attaché depuis tant d'années à la maison, à la famille et qui possédait de solides qualités.

D'ailleurs, elle constatait chez son mari un changement qui la surprenait et l'inquiétait. Son caractère s'assombrissait, devenait un peu inégal. Bien qu'il montrât toujours beaucoup de tendresse à l'égard de son fils, il avait parfois, en le regardant, un air soucieux, presque douloureux. C'est qu'à ce moment-là, il pensait : « Toi, mon petit Louis, seras-tu un honnête

homme ? Compenseras-tu par une vie probe et hautement chrétienne les fautes de tes ancêtres ? » Mais Franceline ne pouvait connaître ces pensées, et elle se demandait anxieusement ce qui pouvait le tourmenter.

Dans un petit secrétaire placé dans la chambre de M^{lle} Victoire, Denys avait trouvé des pierres précieuses, provenant sans doute de l'héritage de Dominique Malereyne. Un coffre, sous le lit, renfermait de l'or. Tout cela, Denys, après entente avec son oncle, le remit en dons anonymes à des œuvres charitables. Il ne voulait rien garder de ce bien pour lequel son père avait perdu l'honneur.

Afin d'écarter ce souvenir, il travaillait beaucoup. Ses œuvres, exposées au Salon, avaient été fort remarquées. Il fit un assez long séjour à Paris avec sa femme. Ce changement d'atmosphère, les distractions modifièrent pour un moment son humeur. Il retrouva un peu de sa gaieté calme et malicieuse, reprit goût à ses rapports avec des amis, avec d'agréables relations. Mais au retour dans sa vieille maison, il

s'assombrit de nouveau.

– Voyez-vous, mon oncle, ils ont brisé quelque chose en moi, disait-il à David, faisant allusion à son père et à sa tante.

David, qui revenait de Bordeaux, n'était pas d'humeur plus allègre. Bien que moins sensible que Denys, il le ressentait aussi, ce brisement, qui était celui de son orgueil de race. Il le ressentait d'autant mieux que déjà il se savait indigne, lui, David Malereyne.

Parfois, en regardant Denys, il songeait avec un grand malaise : « S'il savait ?... Moi... et elle, si... »

L'atmosphère était donc assez lourde dans le logis Malereyne. Franceline, dans l'espoir de l'alléger, s'efforçait d'y introduire quelques distractions. Denys ne s'y opposait pas, mais il restait indifférent, et même la perspective d'être bientôt père pour la seconde fois ne semblait pas lui apporter de joie.

Un matin où David était venu lui demander un renseignement, une fois celui-ci donné, la jeune

femme interrogea à brûle-pourpoint :

– Vous le savez, vous, papa, ce qu’il a Denys ?

– Ce qu’il a ?... Que veux-tu dire ?

– Pourquoi son caractère est-il si changé ?

– Je n’ai pas remarqué...

Elle l’interrompit avec impatience.

– Je vous crois assez perspicace pour le voir aussi bien que moi. C’est depuis la mort de la tante. Il y a eu quelque chose à ce moment-là, je m’en suis bien aperçue.

– Denys ne m’a pas fait de confidences, dit brusquement David.

Et il se leva, peu désireux de poursuivre un entretien qui l’embarrassait.

– Mais vous savez très bien à quoi vous en tenir, dit Franceline d’un ton légèrement acerbe.

Depuis la mort d’Allys, il existait entre eux un antagonisme latent qui se manifestait peu au dehors, de telle sorte que Denys ne s’en doutait pas. Aujourd’hui, David crut saisir dans le regard de sa belle-fille une sorte d’hostilité, qui l’irrita.

– Peut-être. Mais j’aime mieux le garder pour moi.

Sur cette sèche réponse, il sortit. Dans le couloir, il vit une ombre qui s’éloignait rapidement. Il reconnut Nanon. Elle devait écouter à la porte. Plusieurs fois, Denys et lui en avaient eu l’impression, depuis qu’ils se défiaient de cette curiosité, de cette ruse qu’elle leur avait révélées. Sa présence dans la maison leur était infiniment désagréable, mais ils ne pouvaient songer à l’éloigner, à cause du secret qu’elle détenait.

Un soir de septembre, Franceline mit au monde un fils. Quand Denys le vit, il eut un grand coup au cœur. C’était un petit être chétif, difforme, qui semblait prêt d’expirer. Comme Franceline, un peu après, le demandait, la garde le lui apporta en disant d’un ton encourageant :

– Il n’est pas gros, mais il forcira et changera, vous verrez, madame.

Franceline, les yeux dilatés par une sorte d’horreur, regardait l’enfant qu’on lui présentait. Elle fit un geste pour l’écarter, ferma les yeux et

dit tout bas :

– C’est la malédiction !

Denys s’approcha, lui prit la main. Il murmura, la voix étranglée :

– Oui, il changera, Franceline, avec des soins...

Elle ne répondit pas, ne souleva pas ses paupières. Sa pâleur, sa bouche crispée, son immobilité effrayèrent Denys.

– Franceline, ne vous tourmentez pas ! Mon amie, je vous en prie !

Elle retira sa main, fit le geste de l’écouter, lui aussi.

– C’est pour moi pire que la mort, dit-elle à mi-voix.

Le petit Dominique fut baptisé aussitôt. Denys avait d’abord choisi pour l’enfant à naître le prénom de son père, s’il devait être un fils. Mais après la mort de M^{lle} Victoire, Franceline avait eu la surprise de l’entendre décider qu’il porterait le nom du cousin disparu.

– Il aura ainsi pour patron un grand saint que j’aime particulièrement, avait-il dit à Franceline qui s’étonnait de ce changement.

Contre toutes les prévisions, l’enfant vécut quelques mois. Il semblait s’acharner à demeurer sur cette terre, à imposer à ses parents la vue de son pauvre petit corps manqué. Denys devait se faire violence pour ne pas détourner de lui son regard, pour lui donner quelques caresses. Franceline le soignait avec une sorte de morne tendresse. Elle le prenait souvent sur ses genoux, le regardait avec des yeux désespérés. Quand le petit Louis s’approchait, elle l’écartait d’un geste violent. Maintenant, elle ne s’occupait plus de lui, sauf pour donner quelques ordres à la nourrice demeurée comme bonne d’enfant.

Dominique expira un matin entre les bras de sa mère. Elle le mit dans la boîte qu’elle avait fait garnir de satin blanc, et la ferma elle-même. Le petit Malereyne alla rejoindre ses ancêtres dans leur sépulture. Après cela, Franceline n’en parla plus jamais.

XI

Denys, tout en se le reprochant, éprouvait une sorte de soulagement. Mais il s'inquiétait de l'état d'esprit de Franceline. Elle semblait s'éloigner de lui, s'absorber dans de pénibles réflexions, ne plus prendre aucun intérêt aux occupations qui lui plaisaient naguère, maintenant accomplies machinalement.

– C'est étrange qu'une nature aussi bien équilibrée ait été ainsi atteinte par la mort de ce pauvre petit ! disait Denys à son oncle.

David restait silencieux. Il se doutait bien, lui, de ce qui pouvait se passer dans l'âme de Franceline. Âme complexe où peut-être, plus qu'en beaucoup d'autres, luttait férocement le bien et le mal.

Un après-midi, où il se trouvait seul avec elle dans le salon, il surprit un regard jeté par elle sur Louis qui jouait un peu plus loin sur le tapis avec

un polichinelle que tout à l'heure venait de lui donner son père. Regard douloureux, et en même temps – du moins David le crut – regard de sourde haine. Une peur le saisit. À ce moment, comme sa belle-fille relevait la tête, leurs yeux se rencontrèrent.

Elle tressaillit, laissa glisser à terre le livre qu'elle tenait sur ses genoux.

– Est-ce que vous craignez que je... ?

Sa voix était basse, étranglée par une émotion violente.

David ne répondit pas. Il avait retiré de ses lèvres le cigare qu'il fumait et continuait de regarder la jeune femme dont les yeux ne se détournaient pas.

– ... Oui, vous avez peur pour lui. Cependant, jamais... Oh non !

Ses mains se pressaient l'une contre l'autre, se tordaient un peu sur sa robe.

– ... Non, ne craignez pas, acheva-t-elle tout bas.

Denys rentrait dans le salon. Elle se pencha

pour reprendre son livre et David remit le cigare entre ses lèvres.

Quand, peu après, Denys partit pour Paris, elle refusa de l'accompagner.

– Je suis fatiguée, je deviens casanière. Et puis, Paris m'ennuie.

– Paris vous ennue ? Vous ne disiez cependant pas cela à nos précédents voyages !

Elle ne répondit pas, mais il vit au coin de ses lèvres un pli d'amertume douloureuse qui lui fit mal.

Soucieux, tourmenté, il abrégua son séjour dans la capitale. En vain cherchait-il quelle hantise existait dans l'âme de Franceline. Car son âme seule était malade, il en avait l'intuition.

Et il en reçut la certitude quand, au moment de Pâques, la jeune femme ne s'approcha pas des sacrements.

Elle n'avait jamais été pieuse – c'était même le seul reproche qu'il pût lui faire – mais elle accomplissait strictement ses devoirs religieux. Cette fois, quand il montra sa surprise et sa peine,

elle répondit en détournant les yeux :

– Je ne peux pas.

L'angoisse fit pâlir Denys. Que cachait-elle donc ? Ou bien, peut-être, était-ce quelque scrupule ?

Il le lui demanda. Elle répondit, toujours sans le regarder :

– Je ne suis pas femme à avoir des scrupules sans motif. Mais je... je n'ai plus la foi.

Et elle quitta la pièce, laissant Denys stupéfait, désespéré.

Il n'y avait donc plus qu'à prier pour elle, à prier et à offrir les épreuves qui, depuis quelque temps, atteignaient Denys Malereyne, et celles à venir dont, confusément, il sentait l'approche.

Il monta dans son atelier, s'assit au hasard. Les coudes appuyés aux genoux, il prit son front entre ses mains. Ce fut ainsi que le trouva David quand, peu après, il entra, apportant un volume de sa bibliothèque que son neveu lui avait demandé.

– Qu'as-tu, Denys ?

Il s'approchait, la mine inquiète. Denys écarta ses mains, montra sa physionomie anxieuse.

– Oncle David, c'est Franceline... Il y a quelque chose de grave...

Un tressaillement – que saisit Denys – agita un instant le visage amaigri, vieilli de David.

– Quoi donc ?

Sa voix tremblait un peu.

– Je l'ignore. Mais elle s'éloigne des sacrements et tout à l'heure, elle m'a dit qu'elle n'avait plus la foi.

– Eh bien, mon pauvre ami, c'est une chose qui arrive ! Je conçois que tu en sois profondément affligé. Mais elle la retrouvera près de toi, sois-en sûr !

– Ce dont je suis sûr, c'est qu'elle ne m'a pas dit la vérité sur ce point.

Denys se levait, faisait quelques pas agités. Puis il revint à son oncle.

– ... Je soupçonne au contraire qu'elle se débat pour la repousser loin d'elle, cette croyance en

Dieu qui fait son supplice. Car elle doit se reprocher quelque chose, elle a des remords... Et vous savez, mon oncle !... vous savez ce qu'elle a !

– Moi ?... moi ? balbutia David.

Mais il ne pouvait échapper au regard ardent de Denys.

– Oui, vous !... Et votre contenance le dit assez en ce moment !

David reprenait sa présence d'esprit. Il riposta :

– Franceline ne m'a pas fait de confidences. Qu'elle soit changée, je ne le nie pas, mais je ne puis rien te dire à ce sujet.

Denys, de nouveau, se mit à marcher fébrilement. Il s'arrêta soudain devant le portrait d'Allys, qu'il avait fait pendant leurs fiançailles.

– J'ai eu tort de te remplacer, ma bien-aimée, dit-il à mi-voix. Cela ne m'a pas porté bonheur.

Elle le regardait de ses beaux yeux si doux, dans lesquels il n'avait jamais vu de mystère. Allys, à qui était allé son premier amour.

Franceline, il l'avait aimée, certes...

Il s'aperçut tout à coup qu'il pensait au passé.

David avait posé le volume sur une table. Il prit congé de son neveu qui le remercia et ne le retint pas.

La semaine suivante eut lieu la fête de la Pentecôte, célébrée avec une solennité particulière, l'église paroissiale étant dédiée au Saint-Esprit. Franceline assista à la grand-messe entre son mari et son beau-père. Depuis quelques jours, son humeur devenait tellement sombre que l'inquiétude de Denys s'était encore accrue. Elle se tenait debout, rigide. Mais au moment de l'élévation, elle se mit à genoux, prit sa tête entre ses mains et demeura ainsi jusqu'à la fin. Il fallut que Denys la touchât à l'épaule pour qu'elle se levât. Et elle sortit avec une allure d'automate.

Pendant le court trajet de l'église à la maison, elle ne dit pas un mot. Aussitôt rentrée, elle monta à sa chambre. Denys, ayant retiré ses vêtements de sortie, alla embrasser son fils et vint s'asseoir dans le salon, près de la fenêtre ouverte sur le jardin ensoleillé, maintenant garni de roses.

Jude traînait dans les allées, pourchassant les brins d'herbe. Nanon promenait entre ses bras le chat de M^{lle} Victoire, qu'elle s'était approprié sans que personne le lui disputât.

Il y eut un bruit léger de porte qui s'ouvre, le glissement d'un pas sur le tapis. Denys abandonna le journal qu'il parcourait et leva la tête. Franceline s'avancait, le visage d'une pâleur mortelle. Elle s'approcha, tomba à genoux, courba le front, tordit ses mains.

– Je ne peux plus !... Denys, je ne peux plus !

Sa voix hoquetait. Denys voulut lui prendre les mains.

– Que faites-vous, mon amie ? Que signifie ?...

Mais elle retira ses doigts crispés. Elle dit très bas :

– Je ne peux plus vivre ainsi ! J'ai l'âme rongée par... par ce remords. Je ne peux plus voler votre estime, votre affection. Denys, je... j'avais entendu le premier appel d'Allys et j'ai attendu pour que... l'accident se produisît.

Denys, en un mouvement d'horreur, se leva si brusquement que Franceline s'écroula sur le tapis. Il la regardait sans parler, muet à force d'épouvante. En se redressant à demi, elle bégaya :

– Je vous aimais ! Je la détestais parce que vous l'aviez choisie. J'ai vécu longtemps presque sans remords. Oui, si peu, parfois... Je vous avais à moi, je me croyais heureuse. Et puis est venue la naissance de cet enfant. J'ai compris que c'était le commencement de mon châtement. Depuis, mon âme était dans un étau qui se resserrait chaque jour.

Elle s'arrêta un moment, étouffée par une sorte de sanglot. Denys, figé, l'écoutait, mais une rougeur brûlante montait maintenant à son visage un instant blêmi.

– ... Je ne vous demande pas de pardon... pas tout de suite, un peu de pitié seulement, parce que vous êtes chrétien. Je me remets à votre discrétion, car j'ai tout mérité... tout !

Elle joignait de nouveau les mains, en le regardant avec une supplication désespérée.

La rougeur s'accroissait sur le visage de Denys. Son regard brûlait l'âme de Franceline. Il eut un geste violent qui la repoussait loin de lui. Un seul mot passa entre ses dents serrées :

– Maudite !

Et il sortit, la laissant prostrée, anéantie, châtiée par lui jusqu'au fond de l'être.

Précipitamment, Denys montait l'escalier pour gagner sa chambre. Dans le couloir, il se heurta presque à David qui venait de chez lui, car il devait déjeuner ce jour-là avec son neveu et Franceline.

– Qu'as-tu ? dit-il avec effroi. Qu'est-il arrivé ?

Sans répondre, Denys lui fit signe de le suivre. Il referma la porte et se tourna vers son oncle.

– C'est cela que vous saviez ?... Franceline... Allys...

– Elle te l'a dit ?

– Oui.

– Je pensais bien que c'était cela qui la

tourmentait. J'ai toujours eu un peu de soupçon parce que... je me doutais qu'elle t'aimait passionnément.

– Est-ce donc une raison pour tuer sa sœur ?
cria presque Denys.

– Pour certaines natures, oui. Franceline est un être passionné sous des dehors qui trompent. Je ne crois pas qu'elle ait prémédité son crime, mais au moment de la tentation, elle a cédé, sans avoir eu le temps de réfléchir. Ce que je lui reproche le plus...

Il s'arrêta, saisi de nouveau par cette pensée que, « lui », n'avait pas le droit d'adresser un tel reproche à sa belle-fille.

Ce fut Denys qui acheva :

– C'est de m'avoir épousé après cela. C'est d'apporter à mon foyer ce cœur coupable, d'avoir volé mon estime et mon amour, comme elle me le disait elle-même tout à l'heure. Ainsi, elle avait remplacé Allys après l'avoir lâchement laissé périr !

David mit sa main sur l'épaule de son neveu

dont il sentit trembler le corps.

– Calme-toi, mon enfant ! dit-il affectueusement. Toi qui sais prier, prie beaucoup pour bien voir ton chemin et retrouver la paix. Vois-tu, il faut avoir un peu pitié des âmes. Il y a des moments terribles où l'on est près de l'abîme... et l'on y tombe parfois...

La voix de David fléchit un peu. Il retira sa main, serra les doigts brûlants de son neveu et sortit, estimant que toutes les paroles seraient vaines dans les premiers moments d'une telle épreuve.

Franceline était au lit, fiévreuse, secouée de frissons. Un immense désespoir la tenait là, immobile, dans la pénombre traversée de quelques rayons qui passaient entre les persiennes closes. Elle ne pouvait plus penser, et quand son beau-père vint la voir, elle ne lui parla pas.

Vers le soir, la femme de chambre lui remit une lettre. Pendant un moment, elle la garda entre ses doigts qui tremblaient convulsivement et

eurent de la peine à la décacheter. La lumière du couchant entrait maintenant dans la grande chambre aux tentures de Jouy, qui avait été celle d'Allys. Franceline lut difficilement, car ses yeux brûlaient sous les paupières gonflées :

« Franceline,

« J'ai été dur pour vous. C'était le premier moment et je n'ai pu recevoir un tel coup sans réagir violemment. Vous êtes très coupable, mais Dieu seul est Juge dans ces drames de conscience. Si vous allez à Lui avec grand repentir, Il vous pardonnera. Alors, peu à peu, vous retrouverez la paix. Mais il faudra expier. Je vous y aiderai de mon mieux en prenant sur moi une part de cette expiation. Nous continuerons la vie commune, aux yeux du monde, mais en réalité nous serons comme des étrangers. Il ne peut en être autrement, vous le comprendrez.

« DENYS. »

Le feuillet échappa aux doigts raidis. Dans un

gémissement, Franceline cria presque :

– Mieux aurait valu qu’il me tuât !

Puis elle resta immobile, comprimant la révolte de tout son être, si pâle qu’on eût dit une morte.

Dans sa bibliothèque, David, prostré au creux d’un fauteuil, songeait aux lourds secrets qui venaient d’être dévoilés dans la maison de famille. Il en était un cependant, qui ne sortirait pas de l’ombre. Un soir de printemps, un homme en état de demi-ébrïété avait surgi derrière lui, l’accablant d’injures, prétendant lui infliger une correction. Dans le taillis désert, ils avaient lutté, s’étaient rapprochés de la falaise. Et là... c’était si facile de pousser un peu l’homme mal équilibré sur ses jambes...

David frémit, poussa un grand soupir. Ce souvenir, qu’il avait si longtemps écarté, le tenaillait depuis quelque temps. Il avait épousé Fanny, après... cela. Oui, comme pour Franceline, la passion avait tout emporté.

Et au soir de sa vie, il ne lui restait que le remords, avec un immense, un terrible accablement.

Il pensa à Denys, il envia sa foi agissante, la netteté de son âme. Pauvre Denys ! Une vie brisée. Il ne lui restait que son fils.

Ainsi, en cette maison Malereyne où, prétendait-on, il s'était passé bien des drames, trois êtres souffraient ce soir une agonie dans le mystère de leur conscience.

Cet ouvrage est le 338^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.